

IMPACT DE 9MM À BOUT PORTANT

Marcus V.

9mm

Impact de 9mm à bout portant

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Isoloir de Verre	4
Chapitre 2 : Cordon Sanitaire	12
Chapitre 3 : Direct Létal	20
Chapitre 4 : Dossier 01 : La Mère	27
Chapitre 5 : La Zone d'Ombre	33
Chapitre 6 : Négociation Stérile	42
Chapitre 7 : L'Architecture du Sang	50
Chapitre 8 : Dossier 02 : Le Dealer	57
Chapitre 9 : Reconnaissance Offensive	65
Chapitre 10 : Le Verdict des Chiffres	74
Chapitre 11 : Fraternité d'Armes	83
Chapitre 12 : La Cage d'Escalier	90
Chapitre 13 : Impact de Surface	98
Chapitre 14 : Brèche Explosive	106
Chapitre 15 : 9mm Parabellum	114
Chapitre 16 : Nettoyage de Zone	122
Chapitre 17 : Trajectoire Finale	129

Chapitre 1

L'Isoloir de Verre

19:45:00.

Le 32ème étage est un bocal de verre et d'acier. Le silence y est un luxe facturé au mètre carré. Mes semelles Vibram ne produisent aucun son sur le marbre de Carrare du palier. À ma ceinture, le Glock 17 est à sa place. Holster de hanche, inclinaison de 15 degrés. Un outil. Pas une extension de moi-même. Juste un outil.

Devant la double porte en chêne massif, deux hommes. Costume sombre. Coupe courte. Épaules larges. Sécurité privée. Niveau 1. Ils surveillent l'entrée du penthouse avec l'assurance de ceux qui n'ont jamais connu la guerre. Ils ont des oreillettes discrètes et des Beretta 92FS mal dissimulés sous leurs vestes de prêt-à-porter.

L'homme de gauche tourne la tête. Ses yeux rencontrent les miens. Il n'a pas le temps de traiter l'information.

19:45:12.

Je réduis la distance. Trois pas. Mon bras gauche saisit sa mâchoire. Mon bras droit passe derrière sa nuque. Un mouvement de torsion sec, d'est en ouest. Le craquement est celui d'une branche de bois mort. Il s'effondre. Je ne le regarde pas tomber.

L'homme de droite porte la main à sa ceinture. Trop lent. Mon coude percute son cartilage thyroïdien. Son larynx s'écrase. Il étouffe. Ses mains lâchent l'arme pour saisir sa gorge. Je saisis son visage et projette son crâne contre l'arête du montant de la porte. Le son est sourd. Mat. Un bruit de pastèque que l'on fracasse. Il glisse le

long de la paroi. Une traînée de sang sombre macule le bois vernis.

19:45:34.

Je sors le passe-partout électronique. C'est un boîtier de la taille d'un paquet de cigarettes. Je le plaque sur le lecteur de carte. Les diodes rouges clignotent. Elles passent au vert. Le déverrouillage pneumatique émet un sifflement.

J'entre.

Le penthouse est vaste. Trop vaste. 400 mètres carrés sous plafond. Les baies vitrées offrent Paris sur un plateau d'argent. La Tour Eiffel scintille au loin. Un gadget pour touristes. Ici, l'air sent la cire d'abeille et le parfum de synthèse. Une odeur de réussite. Une odeur de mensonge.

Le Juge Vaugrenard est assis derrière un bureau en ébène de Macassar. Il consulte des dossiers. Un verre de cognac à portée de main. Le cristal de Baccarat reflète la lumière des spots encastrés. Il ne lève pas les yeux immédiatement.

— Je vous ai dit de ne pas me déranger avant vingt heures, Marc, dit-il d'une voix grasse.

Je ne m'appelle pas Marc.

Je contourne le bureau. Le mouvement est fluide. Je n'ai pas de haine. La haine est un parasite. Elle brouille la vue. Elle accélère le rythme cardiaque. Mon pouls est à 58 battements par minute. Constant.

Vaugrenard lève la tête. Ses lunettes à monture d'or glissent sur son nez charnu. Il voit ma silhouette. Il voit mon crâne rasé. Il voit mes gants en cuir noir. Son visage passe du rose au gris cendré en 1,4 seconde.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites ici ?

Je ne réponds pas. Je saisis le revers de sa veste à 4000 euros. Je l'arrache à son fauteuil ergonomique. Il pèse 110 kilos. La gravité joue contre lui. Je le projette au sol, au centre de la pièce. Il tombe lourdement. Son abdomen tressaute sous la soie de sa chemise.

Je sors le Glock 17. Je charge une cartouche. Le claquement de la culasse est le seul signal qu'il reçoit.

19:46:20.

Je pose mon genou sur son plexus. Il essaie de respirer. Il n'y parvient pas. J'enfonce le canon du Glock dans sa bouche. Le métal froid percute ses dents. Le canon déchire l'isthme du gosier. Le goût de l'huile d'armement et du plomb contre sa langue. Il émet un gémissement étouffé. Ses mains grasses tentent de repousser mon bras. C'est comme essayer d'arrêter un vérin hydraulique.

— Ne bougez plus, dis-je.

Ma voix est basse. Sans modulation. Un constat.

Ses yeux s'écarquillent. Ils sont injectés de sang. La terreur est une réaction chimique. Adrénaline, cortisol, vidange des sphincters. Une tache sombre s'étend sur son pantalon gris perle. L'odeur de l'urine remplace celle de la cire.

19:47:00.

Le bocal est sous contrôle.

Je sors mon téléphone satellite. Je tape un code de 12 chiffres. L'application se lance. Le flux est crypté. Le serveur est aux Seychelles. Le signal rebondit sur trois proxys. C'est propre. C'est étanche.

Je retire le Glock de sa bouche. Il s'étouffe, tousse, crache une salive rosâtre.

— Vous faites une erreur, bafouille-t-il. Vous ne savez pas qui je suis. Je peux vous payer. Le triple de ce qu'on vous donne. Dites-moi un chiffre. Cinq cent mille ? Un million ? J'ai des comptes à Singapour. Personne ne saura.

Je ne le regarde pas. Je sors les trois caméras 4K de mon sac à dos tactique. Ce sont des modèles compacts. Objectif grand-angle. Vision nocturne active. Je les déploie sur des trépieds en carbone.

La première caméra face au juge.

La deuxième en plongée.

La troisième fixée à mon buste.

— Le chiffre est zéro, Vaugrenard.

Je branche les câbles Ethernet. Les ports muraux du penthouse sont reliés à la fibre dédiée du bâtiment. La bande passante est optimale. 1 Gbps symétrique.

— Je ne suis pas un mercenaire, continuai-je. Je suis l'architecte de votre sortie.

— Écoutez-moi... je vous en supplie. J'ai des dossiers. Des noms. Je peux faire tomber le ministre. Je peux vous rendre intouchable.

Sa voix monte dans les aigus. Sa dignité s'évapore par les pores de sa peau. Il rampe sur la moquette en soie, essayant de s'éloigner de moi. Je l'attrape par le col. Je le remets à genoux. Ses articulations craquent. Il gémit.

19:52:15.

Je vérifie le verrouillage électronique des accès. J'active le brouilleur de fréquences pour les communications GSM. Seul mon signal satellite et la fibre passent. Je sors deux charges de C4 pré-moulées de mon sac. Je les fixe sur les gonds de la porte blindée du bureau. Les détonateurs sont reliés à un récepteur radio. Si le RAID tente une entrée dynamique, ils recevront 400 grammes d'explosif plastique au visage.

— Qu'est-ce que vous faites ? Qu'est-ce que c'est que ça ? demande Vaugrenard.

Il regarde le C4. Il comprend que la négociation est une notion obsolète.

— De la logistique, je réponds.

Je retourne vers mon équipement. Sur l'écran de mon ordinateur portable durci, les voyants passent au bleu. La connexion est établie. Le compteur de spectateurs affiche déjà 142. Des habitués du Darknet. Des curieux. Des vautours. À 20h00, ils seront 200 000. Le lien a été diffusé sur les bons forums.

"Le Verdict Final". C'était le titre du thread.

19:55:00.

Je sors les preuves. Des chemises cartonnées. Des relevés bancaires. Des photos. Beaucoup de photos. Je les dispose sur le bureau d'ébène, bien en vue sous l'une des caméras.

— Vous reconnaissez ce dossier, Vaugrenard ? L'affaire Lucas M. Sept ans. Viol aggravé. Récidive. Vous l'avez acquitté. Vice de procédure, avez-vous dit.

Vaugrenard tremble. Ses mains sont des feuilles mortes.

— J'ai suivi la loi... je ne fais qu'appliquer le code pénal...

— Non. Vous avez appliqué le tarif de votre compte aux Caïmans. 150 000 euros pour la liberté d'un prédateur.

Je saisis une photo. Une petite fille aux cheveux blonds. Un cadre avec un ruban noir.

— Ma fille n'a pas eu droit à un vice de procédure, Vaugrenard. Elle a eu droit à une dose de pureté létale vendue par un homme que vous avez remis dans la rue trois mois plus tôt.

Son visage se décompose littéralement. Les muscles s'affaissent. La peur est devenue une présence physique dans la pièce. Elle est épaisse. Elle colle aux parois.

— Je ne savais pas... je vous jure que je ne savais pas...

Je le regarde pour la première fois dans les yeux. Mes pupilles sont fixes. Mon iris est froid comme un permafrost.

— Savoir n'est pas le problème. Avoir fait est le problème.

Je vérifie l'heure sur ma montre de plongée.

19:58:30.

En bas, dans la rue, les gyrophares commencent à teinter les façades des immeubles voisins en bleu et rouge. Le périmètre est en train de se boucler. Je l'entends à travers la vitre triple vitrage. Les sirènes des camions du RAID. Le hurlement des motards. Ils pensent qu'ils ont le temps. Ils pensent que c'est une prise d'otages classique.

Ils ont tort.

Je ramène Vaugrenard au centre de la zone de mise au point des caméras. Je le force à s'agenouiller. Le Glock 17 est de nouveau contre sa carotide. Le contact de l'acier provoque un spasme chez lui.

— Regardez l'objectif, Vaugrenard. Soyez présentable. Vous allez entrer dans l'histoire judiciaire française.

— S'il vous plaît... Marcus... C'est ça votre nom ? Marcus ? On peut encore s'arranger. Je vous donne tout. Ma villa à Marrakech. Mes comptes. Tout.

Je ne réponds pas. J'ajuste mon micro-cravate.

19:59:45.

Le compteur de spectateurs s'affole. 180 000. 192 000. Le monde entier veut voir un juge mourir en direct. C'est le cirque romain, avec une résolution 4K.

Je sens le pouls de Vaugrenard battre contre le canon de mon arme. Rapide. Désordonné. Une machine en train de casser.

— Ne fermez pas les yeux, dis-je doucement. Ce serait impoli pour l'audience.

19:59:55.

Je pose mon doigt sur la détente. Le poids est de 2,5 kilos. Je commence la course morte. Un millimètre. Deux millimètres.

20:00:00.

Le direct se lance. Le logo "IMPACT" s'affiche sur les écrans de 200 000 personnes.

Je regarde la caméra. Je ne souris pas. Je n'ai pas de message politique. Je n'ai qu'une procédure à clore.

— La séance est ouverte, dis-je.

Le Juge Vaugrenard laisse échapper un sanglot qui se transforme en râle. La lumière rouge de la caméra principale clignote.

Nous sommes en direct.

Le verdict est déjà rendu. Je ne suis que l'exécuteur des basses œuvres. L'Architecte qui s'apprête à démolir une structure corrompue. Une balle de 9mm à la fois.

Chapitre 2

Cordon Sanitaire

20:04. Rue de Prony. Paris XVIIe.

La température extérieure est de 4 degrés. L'humidité sature l'air à 85 %. Le bitume luit sous les gyrophares. Le bleu saccadé des gyrophares découpe les façades haussmanniennes en tranches irrégulières.

Le Commandant Kowalski descend de son véhicule de commandement. Ses rangers frappent le sol avec une régularité de métronome. Il ne court pas. L'urgence est une erreur de débutant. Il ajuste son casque Ops-Core. Le poids du gilet porte-plaques de classe IV pèse sur ses trapèzes. Quinze kilos de kevlar et de céramique.

Le périmètre est un chaos organisé. Les barrières de police bloquent l'accès à l'avenue de Villiers. La foule s'agglutine. Des milliers de smartphones brandis. Des milliers de capteurs numériques pointés vers le penthouse du douzième étage. Une tour de verre et d'acier qui domine la plaine Monceau.

Kowalski s'arrête devant le premier cordon. Un capitaine de la DOPC l'aborde. Le visage du capitaine est décomposé.

- On a essayé d'entrer par l'escalier de service, Commandant.
- Résultat ?
- Le premier échelon a reculé.
- Pourquoi ?

Le capitaine désigne une tablette tactique. L'image est granuleuse. Elle provient d'une

caméra thermique de poing. On y voit un chambranle de porte. Une zone de chaleur résiduelle. Une forme rectangulaire fixée à hauteur de poitrine.

— Charge de rupture directionnelle, dit Kowalski. Montage en série. Si on touche à la poignée, l'étage devient un crématorium.

— Il y a autre chose, ajoute le capitaine. Nos radios grésillent. Le réseau cellulaire est saturé, mais pas seulement par la foule.

Kowalski lève les yeux vers le sommet de l'immeuble. Ses yeux plissent. Une habitude du désert.

— Brouillage sélectif, murmure-t-il. Il laisse passer le flux sortant pour son direct, mais il verrouille tout ce qui entre. Il contrôle le tunnel.

Kowalski avance vers le centre de commandement mobile (PC). Une camionnette blanche bourrée d'écrans. À l'intérieur, trois opérateurs du RAID s'activent. L'odeur de café froid et de sueur synthétique est écrasante.

Sur l'écran principal, le direct "IMPACT" tourne. 240 000 spectateurs. Le chiffre grimpe de mille unités par seconde. L'image est d'une stabilité insolente. 4K. Grand angle. Au centre du cadre : le Juge Vaugrenard. À genoux.

Kowalski regarde les mains de l'homme qui tient le Glock. Des mains larges. Stables. Une cicatrice blanche sur l'articulation de l'index droit. Un souvenir du Mali. Une extraction qui avait mal tourné près de Gao.

Kowalski sent un froid polaire descendre le long de sa colonne vertébrale. Ce n'est pas la météo. C'est la reconnaissance.

— C'est lui, souffle Kowalski.

— Qui, mon Commandant ? demande un opérateur.

— L'Architecte.

Dans le penthouse, le silence est un bloc de béton.

Vaugrenard pleure sans bruit. Ses larmes tracent des sillons clairs dans la poussière de plâtre qui recouvre ses joues. Son haleine sent l'acide et le vin cher.

Je sens la vibration de mon téléphone dans ma poche de cuisse. Kowalski essaie de m'appeler sur le canal d'urgence. Je ne décroche pas. La communication est une faille.

Je regarde l'objectif de la caméra numéro 1. Un modèle Sony haut de gamme. Autofocus laser. Elle capte chaque pore de la peau de Vaugrenard. Chaque micro-expression de sa terreur.

— Le public demande des faits, dis-je. L'audience est impatiente.

Je saisis une tablette sur le bureau en acajou. Je fais défiler les dossiers. Des noms. Des dates. Des montants.

— Dossier 2021-XJ-45. Affaire de pédocriminalité en réseau. Le prévenu, un industriel du CAC 40, a été relaxé pour vice de procédure. Le vice ? Une signature manquante sur un procès-verbal. Une signature que vous avez délibérément omise, Vaugrenard.

Vaugrenard secoue la tête. Ses lèvres tremblent.

— J'ai appliqué la loi... Marcus... La loi est stricte...

— La loi est un outil. Vous l'avez utilisée comme un scalpel pour amputer la justice. Coût de l'opération : 1,2 million d'euros versés sur un compte à Singapour.

Je tourne la tablette vers la caméra. Les relevés bancaires s'affichent. Le chat du direct explose. Les messages défilent trop vite pour être lus. Une traînée de haine numérique. "Tuez-le". "Ordure". "Justice".

Je sens le recul psychologique de la foule. 200 000 personnes poussent derrière mon index.

Au pied de l'immeuble, Kowalski branche son casque sur le système de sonorisation du PC.

— Marcus, ici Kowalski. Tu m'entends ?

Pas de réponse. Juste le son du direct. La voix de Marcus, calme, monocorde. Une voix qui annonce un diagnostic terminal.

— Marcus, écoute-moi. On ne peut pas te laisser faire. Le périmètre est bouclé. Les colonnes d'assaut sont en position. Tu connais la procédure. On va devoir monter.

Kowalski sait qu'il ment. Monter signifie mourir. Marcus a transformé la cage d'escalier en une succession de pièges thermobariques. Le premier échelon sera vaporisé avant d'avoir atteint le sixième étage.

— Commandant, on a un visuel par drone thermique sur la façade nord, annonce un opérateur.

Kowalski se penche sur l'écran. Une silhouette de chaleur. Marcus est debout derrière le juge. Il est parfaitement positionné. Aucun angle pour un tireur d'élite depuis les immeubles d'en face. Marcus utilise le corps de Vaugrenard comme un bouclier

balistique vivant.

— Il a pensé à tout, dit Kowalski. L'angle de tir, la réfraction du triple vitrage, les angles morts.

— C'est votre instructeur, Commandant ? demande le tireur de précision du RAID, un jeune nommé Lemoine.

— C'était le meilleur. Il ne nous apprenait pas à tirer. Il nous apprenait à construire un champ de bataille.

Kowalski reprend le micro. Sa voix change. Elle n'est plus celle d'un officier. Elle est celle d'un frère d'armes.

— Marcus. C'est pour ta fille ? C'est ça ? On sait pour Léa. On sait ce que Vaugrenard a fait. Mais ce n'est pas la solution. Ne deviens pas ce que tu chasses.

Le direct s'interrompt une seconde. Un écran noir. Puis l'image revient. Marcus a rapproché son visage de la caméra. Ses yeux sont des billes d'acier. Vide. Aucun reflet.

— "Cordon sanitaire", Kowalski, dit Marcus à l'écran. Tu te souviens de ce qu'on disait au Mali ? Quand le membre est gangréné, on ne discute pas avec l'infection. On coupe.

La voix de Marcus est d'une clarté terrifiante. Elle résonne dans les haut-parleurs du PC, dans les smartphones des badauds, dans les salons de 300 000 foyers.

— Tu as trois minutes avant que je n'active le brouillage total, continue Marcus. Ne lance pas tes hommes dans l'escalier. Ce sont des bons gars. Ils n'ont pas à payer pour les péchés de ce porc.

Dans le bureau, la pression atmosphérique semble avoir augmenté.

Vaugrenard a uriné sur lui. Une tache sombre s'étend sur son pantalon en flanelle grise. L'odeur d'ammoniaque se mélange au parfum coûteux du juge.

— Ils vont vous tuer, hoquète Vaugrenard. Vous n'avez aucune issue.

— L'issue est secondaire, répondis-je. C'est l'impact qui compte.

Je vérifie l'état de la connexion. Le flux est stable. Les serveurs miroirs que j'ai mis en place aux Seychelles et en Islande tiennent le choc. La police ne pourra pas couper le signal sans couper Internet sur tout le secteur. Et ils ne prendront pas ce risque. Pas encore.

Je pose ma main gauche sur l'épaule de Vaugrenard. Il sursaute. Sa chair est molle. Flasque.

— Vous sentez ça, Vaugrenard ? C'est la réalité qui vous rattrape. Pendant vingt ans, vous avez été un dieu dans votre tribunal. D'un mot, vous brisiez des vies. D'un silence, vous protégeiez des monstres.

J'appuie le canon du Glock plus fort contre sa carotide. Je sens l'artère pulser. Une pompe mécanique qui distribue la peur.

— Aujourd'hui, le jury est composé de 400 000 personnes. Ils ont vu les preuves. Ils ont vu vos comptes. Ils ont vu les photos des victimes.

Je regarde l'écran de contrôle. Les commentaires sont unanimes. La sentence est déjà écrite dans le cloud.

— Le verdict est tombé, Vaugrenard.

Dehors, Kowalski prend une décision.

— Groupe un, préparez l'insertion par le toit. Groupe deux, diversion par les fenêtres du dixième. Lemoine, si tu as un millimètre de peau, tu tires.

Kowalski sait que c'est une mission suicide. Marcus a miné le toit. Il a miné les fenêtres. Mais Kowalski n'a plus le choix. La pression politique est immense. Le Ministre est sur l'autre ligne. Il hurle. L'État ne peut pas être humilié en direct.

— On y va, dit Kowalski dans sa radio.

Les hommes en noir s'élancent. Ils ressemblent à des ombres. Ils grimpent le long des cordes de rappel avec une agilité de prédateurs.

Kowalski regarde l'écran.

Marcus ne bouge pas. Il a entendu le bruit sourd des bottes sur le toit. Il sait.

Sur le direct, Marcus lève la tête vers le plafond. Un léger sourire étire ses lèvres. Un sourire de professionnel qui voit son plan se dérouler sans accroc.

— Trop tard, Kowalski, murmure Marcus à l'écran.

Une déflagration secoue l'immeuble. Une lueur orange déchire la nuit au sommet de la tour. Le groupe un est projeté dans le vide. Deux corps tombent. Les cordes de rappel ont été sectionnées par des micro-charges.

Le fracas du verre brisé résonne dans toute la rue. La foule hurle. C'est le signal.

Kowalski tombe à genoux, les yeux fixés sur l'écran. Le direct continue. Marcus n'a

pas lâché son arme. Il n'a pas bougé. Les débris de verre pleuvent autour de lui comme des diamants noirs.

— La séance est terminée, dit Marcus.

Il appuie sur le bouton de son brouilleur.

L'écran du PC devient neige. Le direct coupe.

Dans le silence qui suit l'explosion, on n'entend plus que le hurlement lointain d'une sirène d'ambulance. Kowalski sait ce qui va suivre. Le 9mm n'a pas besoin de connexion Internet pour faire son travail.

20:12. Le cordon sanitaire est rompu. La boucherie peut commencer.

Chapitre 3

Direct Létal

L'écran Retina du MacBook Pro scintille dans l'obscurité du penthouse. 19h58. Marcus vérifie la connexion. Le tunnel VPN est stable. Trois rebonds par des serveurs en Islande, en Estonie et au Panama. Le flux est crypté en AES-256. Le débit montant affiche 50 Mb/s. La fibre optique de Vaugrenard est une arme de précision.

Sur l'interface de la plateforme *BlackStream*, le compteur de spectateurs s'affole.
12 400.
45 600.
112 000.

Le monde veut voir le sang. L'humanité est un voyeur en fin de droits.

Marcus ajuste le trépied. La caméra 4K filme en contre-plongée. Le cadre est chirurgical. Au centre : le Juge Vaugrenard.

L'homme est une ruine. Son costume en alpaga gris anthracite est froissé. Une tache d'urine s'élargit sur son entrejambe, sombre, pathétique. L'odeur d'ammoniaque s'insinue dans les conduits de climatisation. C'est l'odeur de la fin. La sueur de Vaugrenard est huileuse. Elle perle sur son front, stagne dans les rides de son cou adipeux. Ses yeux, injectés de sang, fixent le canon du Glock 17.

Le canon est noir mat. Finition Tenifer. Il est enfoncé sous la mâchoire du juge, juste derrière l'os hyoïde. Marcus sent les pulsations de la carotide de sa proie contre l'acier de l'arme. 72 battements par minute. Vaugrenard est en état de choc. Le déni va bientôt céder la place à la terreur pure.

20h00.

Le voyant rouge de la caméra s'allume. Direct.

Le compteur bascule : 204 312 spectateurs.

Marcus ne regarde pas l'objectif. Il regarde l'ombre de lui-même sur le mur de verre. Il ne porte pas de masque. Son visage est une carte de ses échecs passés. La cicatrice sur son arcade luit sous les néons.

— Bonsoir, dit Marcus.

Sa voix est un frottement de métal sur du béton. Pas d'intonation. Pas de menace inutile. Le fait précède le verbe.

— Vous êtes les jurés. Je suis l'architecte. L'homme à genoux est le Juge Édouard Vaugrenard. Il a passé trente ans à dire le droit. Ce soir, il va subir la justice.

Vaugrenard tente de parler. Un gargouillis s'échappe de sa gorge comprimée. Marcus desserre légèrement la pression du Glock.

— Marcus... s'il vous plaît... l'argent... j'ai des comptes... je peux vous donner...

— Silence, coupe Marcus. L'argent est une fiction. Le plomb est une réalité physique.

Marcus actionne la souris avec sa main gauche. La droite reste soudée à la crosse du Glock. Sur l'écran divisé du direct, un document apparaît. Dossier 2018-XP-442.

— Pièce numéro un, annonce Marcus. Affaire Marc L. Trente-deux ans. Accusé de viols répétés sur trois mineurs de moins de dix ans. ADN retrouvé sur les victimes. Aveux complets lors de la garde à vue.

Le silence dans le penthouse est total. On n'entend que le sifflement de la fibre

optique. En bas, sur le boulevard, les sirènes du RAID commencent à saturer l'espace sonore. Kowalski approche. Marcus le sent. La tactique est une question de vibrations.

— Marc L. a été acquitté par le Juge Vaugrenard le 14 novembre 2019, continue Marcus. Motif : vice de forme. Un procès-verbal signé à 18h05 au lieu de 18h00. La loi est une grille. Vaugrenard sait comment écarter les barreaux pour laisser passer les rats.

Marcus fait défiler les photos. Les visages des victimes sont floutés, mais pas leurs larmes. Puis, une autre image apparaît. Une capture d'écran d'un virement bancaire. 250 000 euros. Provenance : une société écran basée au Luxembourg. Destinataire : un compte numéroté aux Caïmans appartenant à une holding immobilière. Propriétaire : Édouard Vaugrenard.

— Le prix d'une enfance brisée, dit Marcus. 250 000 euros. Un quart de million. Vaugrenard prend une commission de 83 333 euros par enfant.

Le chat du direct explose. Les messages défilent trop vite pour être lus.

TUEZ-LE.

CRÈVE PORC.

JUSTICE.

La haine numérique est un carburant à haut indice d'octane.

Vaugrenard pleure. De vraies larmes, grasses et salées. Elles coulent sur le canon du flingue.

— Ils allaient me tuer, Marcus... Marc L. est lié au réseau... J'avais pas le choix...

— On a toujours le choix, répond Marcus. Vous avez choisi le cuir de ce fauteuil. Vous avez choisi cette vue sur la Tour Eiffel. J'ai choisi ce Glock.

Marcus lève les yeux vers le moniteur de contrôle.

— Dans soixante secondes, j'ouvrirai le vote sur la plateforme. Deux options. Option A : Acquittement. Je pose mon arme et je laisse le RAID entrer. Option B : Condamnation. Exécution immédiate d'une balle de 9mm Parabellum à expansion dans le bulbe rachidien.

Dans le van de commandement garé trois cents mètres plus bas, le Commandant Kowalski fixe l'écran. Ses doigts broient la radio.

— Groupe un, position ?

— En place sur le toit, Commandant. On attend l'ordre d'effraction.

— Négatif, dit Kowalski. Marcus a miné les accès. S'il appuie sur le détonateur, le dernier étage devient un crématorium. On attend le signal de la section de brouillage.

Kowalski regarde le visage de Marcus. Il y cherche l'homme qu'il a connu au Mali. Il ne trouve qu'un automate balistique. Marcus sait que Kowalski le regarde. C'est une conversation entre deux fantômes.

Dans le penthouse, l'atmosphère change. La pression atmosphérique semble avoir chuté.

Marcus regarde sa montre. Casio G-Shock. Increvable.
20h08.

— Le vote est ouvert, dit Marcus.

Un bouton rouge et un bouton bleu apparaissent sur les écrans de 200 000 personnes.

Rouge : Mort.

Bleu : Vie.

Le curseur du rouge grimpe comme un missile balistique. 75%. 88%. 94%.

Le peuple ne pardonne pas. Le peuple veut le spectacle de la fragmentation crânienne.

Vaugrenard s'effondre sur lui-même. Ses sphincters lâchent. L'odeur est maintenant insupportable. Le luxe du penthouse est souillé par la biologie de la peur.

— Je vous en supplie... j'ai une fille... murmure le juge.

Marcus se fige. Le mot "fille" est une décharge électrique dans ses nerfs. Il revoit le corps de la sienne. Une civière. Un drap blanc trop court. Le dealer marchant libre sur le parking du tribunal. Vaugrenard était là, ce jour-là. Il souriait à l'avocat de la défense.

Marcus rapproche son visage de celui du juge. Leurs souffles se mélangent. Le froid contre le chaud.

— Ma fille est morte d'une overdose, Vaugrenard. Le type qui lui a vendu la dose est sorti de votre bureau avec un rappel à la loi. Il a repris son business une heure après.

— Je ne savais pas... je ne pouvais pas savoir...

— Précisément. Vous ne savez rien de la pesanteur de la terre sur un cercueil de vingt kilos.

Le compteur de vote se stabilise.

Condamnation : 97,4%.

Acquittement : 2,6% (les trolls, les indécis, les juristes).

Marcus retire le Glock de sous la mâchoire. Vaugrenard respire une bouffée d'espoir. C'est cruel. C'est tactique. Marcus pointe l'arme vers le front du juge, juste entre les deux yeux. L'œil du cyclone.

— Le verdict est rendu, dit Marcus.

Il engage la sécurité. Non. Il la retire. Un clic métallique, sec, définitif.

Le doigt de Marcus se pose sur la queue de détente. Il commence sa course. Quatre

kilos de pression nécessaire.

Soudain, un bruit sourd au-dessus de leurs têtes. Le plafond vibre. Les hommes de Kowalski sont sur le toit. Marcus sourit. Il l'avait prévu. Les charges de C4 sur les gonds de la porte blindée sont reliées à un capteur de pression acoustique. Si le RAID enfonce la porte, tout saute.

— Ils arrivent, Marcus ! hurle Vaugrenard, une lueur de démente dans les yeux. Ils vont vous tuer ! Vous ne ferez rien !

Marcus regarde la caméra. Il s'adresse aux 300 000 spectateurs. Le direct est devenu le programme le plus regardé du pays.

— La justice n'est pas un débat. C'est une conséquence.

Marcus appuie sur un bouton de son boîtier de contrôle.

Le flux vidéo se brouille volontairement. Il ne veut pas que la mort soit un divertissement gratuit. Il veut qu'elle soit une certitude.

Une première explosion retentit à l'entrée de l'appartement. La porte blindée est projetée dans le couloir comme un fêtu de paille. La fumée envahit la pièce. Les lasers rouges des unités d'élite balayent l'obscurité.

— Police ! Lâche ton arme ! Lâche l'arme !

Marcus ne lâche rien. Il sent la résistance de la détente qui arrive à son point de rupture.

Il regarde Vaugrenard. Le juge a fermé les yeux. Il prie un Dieu qu'il n'a jamais servi.

— C'est terminé, Édouard, murmure Marcus.

Le percuteur frappe l'amorce.

Le fulminate de mercure détone.
La poudre se transforme en gaz.
La balle de 9mm entame sa rotation dans les rayures du canon.
Vitesse initiale : 360 mètres par seconde.

Le direct coupe net.
L'écran devient noir.
Seul reste le bruit du monde qui s'effondre.

Kowalski s'arrête devant la porte éventrée. À travers la fumée, il voit deux silhouettes. L'une est encore debout. L'autre a basculé en arrière, une partie de son crâne ayant redécoré la baie vitrée qui donne sur la place de la Concorde.

Marcus tourne lentement la tête vers Kowalski. Il pose le Glock sur le bureau en verre. Il lève les mains. Il a accompli sa mission. Il est vide. Il est un bâtiment dont on a retiré les fondations.

— Salut, Kowalski, dit Marcus dans le fracas des ordres hurlés par les commandos.
T'as raté le début. C'était le meilleur moment.

Kowalski ne répond pas. Il regarde le cadavre du juge. Il regarde l'homme qu'il a aimé comme un frère. Il lève son arme de service. Son bras tremble. Un millimètre. C'est tout ce qui sépare le devoir de la tragédie.

Dans le silence de l'écran noir, sur les réseaux sociaux, le verdict continue de tourner en boucle.

La condamnation est définitive.
Le sang ne s'efface pas avec un clic.

Chapitre 4

Dossier 01 : La Mère

L'écran 27 pouces affiche le flux. 19 h 58. Le compteur grimpe. 182 450 spectateurs. Le bitrate est stable. 6000 kbps. La fibre du penthouse crache ses paquets de données sans faiblir. Dans le coin inférieur droit, la latence est de 12 millisecondes. C'est parfait. Pour le monde entier, Édouard Vaugrenard est une icône de la magistrature. Pour Marcus, il est une cible statique. Une erreur système à effacer.

Vaugrenard est à genoux. Ses genoux s'enfoncent dans la moquette de soie. Prix au mètre carré : 1200 euros. Elle est maintenant souillée par un liquide clair. L'urètre du juge a lâché il y a cinq minutes. Marcus ne le regarde pas. Il regarde les moniteurs.

Sur le deuxième écran, la caméra 3 surveille la porte blindée. Le couloir est vide. Mais Marcus entend les frottements. Le nylon des vestes tactiques contre le béton brut. Le RAID est au niveau -1. Kowalski dirige l'unité. Marcus connaît son protocole. Progression en colonne. Bouclier balistique en tête. Fusils d'assaut HK416. Ils mettront quatre minutes pour sécuriser l'ascenseur de service. Six minutes pour atteindre le palier. Marcus a encore du temps.

— Marcus, écoutez...

La voix de Vaugrenard est un glaire. Elle s'accroche aux parois de sa gorge grasse.

— L'article 427 du Code de procédure pénale... La preuve doit être... discutée contradictoirement. Vous faites une erreur. Le dossier Lemoine... Il y avait des vices de forme. La perquisition...

Marcus tourne la tête. Lentement. Un pivot mécanique. Ses yeux scannent le juge. Vaugrenard a la lèvre inférieure qui tremble. C'est un spasme involontaire. Le muscle orbiculaire de la bouche réagit à la chute massive de glucose et à l'afflux de cortisol.

— Tais-toi, Édouard.

Le ton est plat. Une ligne d'horizon sur un électrocardiogramme.

Marcus clique sur une icône du bureau. Le dossier s'appelle "01_MÈRE_PIÉTA". Il déplace la fenêtre sur le flux en direct. 200 000 spectateurs maintenant. Les commentaires défilent à une vitesse illisible. Une cascade de haine en 4K.

— Dossier numéro 1, dit Marcus face à l'objectif de la webcam. Affaire Lemoine. 2021.

Il presse "Entrée".

L'image apparaît. C'est une vidéo amateur. Filmée avec un smartphone bas de gamme. La résolution est médiocre. Le grain est épais. On y voit une femme. Sarah Lemoine. Elle est assise dans une cuisine sombre. Un papier peint jauni par la nicotine. Des assiettes sales dans l'évier. Elle ne regarde pas l'objectif. Elle regarde le vide.

« Il s'appelait Léo », dit la voix dans les enceintes de monitoring. *« Il avait huit ans. Il aimait les Lego et le bruit de la pluie sur le vélux. »*

Sarah Lemoine lève les yeux vers la caméra. Ses orbites sont creusées. Des puits de charbon.

*« Le juge Vaugrenard a dit que le témoignage de mon fils n'était pas fiable. Trop jeune. Trop traumatisé. Il a dit que l'accusé, Monsieur Dassault, était un pilier de la

communauté. Que les preuves génitales étaient contaminées par une mauvaise manipulation du kit de prélèvement. »*

Elle marque une pause. On entend le tic-tac d'une horloge. Un bruit de condamnation.

« Léo a arrêté de parler après le verdict. Il a arrêté de manger. Le 14 novembre, il est monté sur le rebord de la fenêtre. Il a cru qu'il pourrait s'envoler loin de ce monde qui ne le croyait pas. Il est tombé de quatre étages. Le juge Vaugrenard dort dans de la soie. Mon fils dort dans de la terre. »

L'écran devient noir.

Le silence dans le penthouse est plus lourd que le béton de la tour. Marcus sent le canon du Glock 17 chauffer contre sa paume. La température de son corps est de 36,4 degrés. Calme. Optimal.

Vaugrenard hoquète. Une bulle de morve éclate sur sa narine droite.

— C'était... c'était la loi, Marcus. Je ne crée pas la loi. Je l'applique. Le dossier était mal ficelé par les enquêteurs. Je ne peux pas condamner sans certitude... C'est le fondement de la démocratie. L'intime conviction...

Marcus fait un pas. Un seul. La semelle de sa botte tactique crisse sur le verre d'une table basse renversée. Il se penche sur le juge. L'odeur de la peur est acide. Elle pique les narines. C'est une combinaison d'ammoniaque et de sueur froide.

— L'intime conviction, répète Marcus. Intéressant.

Il saisit Vaugrenard par le col de sa chemise à 300 euros. Il le redresse. Le juge pèse 110 kilos. Marcus utilise la force de ses cuisses. Un levier pur. Il plaque Vaugrenard contre le bureau en acajou. Le visage du juge est maintenant à dix centimètres de

l'écran où les commentaires continuent de hurler à la mort.

— Regarde-les, Édouard. 210 000 jurés. Ils n'ont pas besoin de vice de forme. Ils ont vu Sarah. Ils ont entendu le bruit de la chute de Léo.

— Vous ne pouvez pas... C'est une exécution médiatique... Un lynchage...

Vaugrenard tente de reprendre une contenance. Une vieille habitude de prétoire. Il redresse les épaules. Il essaie d'utiliser sa voix de stentor. Celle qui fait baisser les yeux aux greffiers.

— Je demande à parler au procureur. Je connais mes droits. Ce que vous faites est illégal. Cette vidéo n'est pas une preuve. C'est du pathos. De la mise en scène.

Marcus ne répond pas. Il ajuste sa prise sur le Glock. Son index glisse sur la détente. Il sent le premier cran. Le "take-up". Il reste deux millimètres avant le point de rupture.

— La procédure, Édouard. Tu l'aimes tant que ça.

— C'est le seul rempart contre la barbarie ! hurle Vaugrenard, la salive projetée sur l'écran.

Marcus lâche le col. Le mouvement est foudroyant. Le poignet pivote. La crosse du Glock, en polymère haute densité, percute la mandibule de Vaugrenard. Un bruit sec. Comme une branche qui casse en plein hiver.

Le juge s'effondre sur le côté. Un cri étouffé. Sa mâchoire est déaxée. L'os a percé la gencive. Le sang, d'un rouge vif, artériel, commence à imbiber le col blanc de sa chemise.

— Premier avertissement, dit Marcus. Pas de procédure ici. Juste de la physique.

Marcus se rassied devant son clavier. Il vérifie l'état du minage. Sur sa tablette de contrôle, les voyants des charges de C4 installées sur les gonds de la porte sont au vert. Kowalski approche. Marcus l'entend dans le récepteur qu'il a piraté.

"Ici Alpha 1. On est en position devant la 402. On attend le top."

Kowalski est là. À dix mètres. Marcus regarde le visage de Vaugrenard. Le juge rampe sur le sol, une main sur sa mâchoire pendante. Ses yeux sont écarquillés. La réalité a enfin brisé la barrière de son arrogance. La douleur est un langage universel. Elle ne souffre d'aucun vice de forme.

Marcus ouvre un deuxième dossier sur le bureau. "02_TRANSF_CAYMANS".

— On continue, Édouard ? On va parler de ton compte chez Credit Suisse. Et de la raison pour laquelle Monsieur Dassault a bénéficié d'un "manque de preuves".

Vaugrenard émet un gémissement. Un son animal. Il secoue la tête.

— Le public attend, reprend Marcus. Le verdict n'est pas encore tombé. On n'est qu'à l'introduction.

Marcus zoome sur le visage ensanglanté du juge. La caméra 4K capte chaque pore de la peau, chaque perle de sueur, chaque spasme de terreur. Le nombre de spectateurs passe à 250 000.

Le monde regarde.

Marcus est l'architecte du chaos.

Vaugrenard est le matériau de construction.

Et la structure est sur le point de s'effondrer.

Marcus ajuste son micro-casque.

— Dossier numéro 2, annonce-t-il. Le prix d'un silence.

Dehors, le premier coup de bélier résonne contre la porte blindée. Les vibrations font trembler le verre de whisky posé sur le bureau. Marcus ne cille pas. Son doigt revient sur la détente. Il attend le point de rupture. Tactique. Chirurgical. Définitif.

Chapitre 5

La Zone d'Ombre

Gao. Mali. Mai 2018.

48 degrés à l'ombre. L'ombre n'existe pas.

La poussière de latérite s'infiltré partout. Sous les paupières. Dans les culasses des HK416. Dans les pores de la peau. Elle transforme la sueur en boue abrasive.

Marcus vérifie son équipement.

Gilet porte-plaques chargé à douze kilos. Six chargeurs de 5.56 mm. Deux grenades à fragmentation. Un garrot tourniquet CAT sur l'épaule gauche. Prêt à l'emploi.

À sa droite, Kowalski. Plus jeune. La barbe propre à l'époque. Il ajuste son casque Ops-Core. Ses mains tremblent légèrement. C'est sa troisième sortie.

Le bruit du rotor du Puma sature l'espace. Un battement cardiaque mécanique. 120 battements par minute. La fréquence exacte de l'adrénaline au repos avant l'impact.

— Cible identifiée ? demande Kowalski dans l'intercom.

— Confirmé, répond Marcus. Villa au sud du quartier de Saneye. Coordonnées GPS : 16.2717, -0.0447.

La cible s'appelle Al-Zahrani. Un financier. Il blanchit l'argent des otages. Il finance les réseaux qui déversent l'héroïne dans le 93. Marcus a une photo satellite froissée dans sa poche de cuisse. Il a aussi une photo de sa fille, Léa. Elle n'est pas froissée. Elle est protégée par une pochette plastique étanche. Elle est morte trois mois plus tôt. Overdose. Héroïne pure à 90 %. Un lot "test" libéré sur le marché par les réseaux d'Al-Zahrani.

L'ordre officiel de la hiérarchie : Observation et renseignement.

L'ordre réel de Marcus : Extraction et neutralisation.

— On est en zone grise, Marcus, souffle Kowalski. L'état-major n'a pas validé l'assaut.

— L'état-major mange des petits fours à l'Hôtel de Brienne. On descend.

Le Puma effectue un "fast rope". Marcus glisse le long de la corde lisse. Brûlure thermique à travers les gants en Nomex. Ses pieds touchent le toit en terrasse. Impact sec. Il se déconnecte. Kowalski suit deux secondes après.

Le silence retombe. Seul le sifflement du sable contre le béton subsiste.

Marcus bascule son sélecteur de tir sur "Semi". Il active le laser IR. Un point invisible à l'œil nu danse sur la porte métallique.

— Go.

Marcus donne un coup de pied latéral. La serrure cède.

Flashbang lancée.

Détonation. 170 décibels. Lumière blanche aveuglante.

Marcus entre. Premier angle mort à gauche. Libre. Deuxième angle à droite. Un homme armé d'un AK-47.

Marcus presse la détente deux fois. *Double tap*.

Le 5.56 entre par le sternum. Sort par la colonne. L'homme s'effondre comme une marionnette dont on a coupé les fils. Pas de cri. Juste le bruit sourd de la chair contre le sol.

Kowalski couvre l'arrière.

Ils progressent dans le couloir. L'odeur est caractéristique : urine, épices, et maintenant, l'ozone des détonations.

Chambre du fond.

Marcus enfonce la porte. Al-Zahrani est là. Il n'est pas armé. Il est assis devant un ordinateur portable. Il sourit. C'est un sourire de prédateur qui connaît les règles du jeu.

— Vous arrivez tard, dit Al-Zahrani en arabe.

Marcus l'attrape par le col. Il le plaque contre le mur. Le canon du HK416 s'enfonce sous le menton du financier.

— Les codes, ordonne Marcus.

— Quels codes, adjudant-chef ?

— Les comptes offshore. Les virements vers la France. Le dossier "Hydre".

Al-Zahrani rit. Un rire gras.

— Vous ne comprenez pas. Je ne suis pas votre ennemi. Je suis votre client. Demandez à votre Colonel. Ou à votre Juge.

Marcus appuie sur le canon. La peau se déchire légèrement.

Kowalski regarde sa montre.

— Marcus, on doit décrocher. Le signal GPS du Puma s'éloigne. Ils nous abandonnent.

La radio grésille dans l'oreille de Marcus. C'est la voix du Colonel Delcourt. Froide. Distante.

"Alpha 1, ici Bravo Leader. Avortez immédiatement. Je répète : avortez. La cible bénéficie d'une immunité diplomatique temporaire. C'est un ordre direct du ministère."

Marcus ne bouge pas. Il voit l'ordinateur. Des fichiers défilent. Des noms. Des montants.

Vaugrenard.

Le nom apparaît sur un virement de 450 000 euros. Libellé : "Frais de procédure - Dossier 2018-XP".

C'est le dossier de l'assassin de sa fille. L'homme qui a fourni la dose. Libéré pour "vice de procédure" trois semaines plus tôt.

— Ils vous ont vendu, murmure Al-Zahrani. Comme ils ont vendu votre fille.

Marcus sent une pression sur son épaule. Kowalski.

— On part, Marcus. Maintenant. Si on reste, on finit en cour martiale. Ou morts.

Marcus regarde Al-Zahrani. Il regarde l'écran. Il voit le système. Une architecture de corruption. Solide. Inattaquable de l'intérieur.

Il range son arme.

Al-Zahrani ajuste sa tunique. Il pense avoir gagné.

Marcus sort son Glock 17 de son holster de cuisse.

Pas de sommation.

Une balle dans le genou droit. L'os éclate en fragments de porcelaine.

Al-Zahrani hurle.

Une deuxième balle dans le genou gauche.

— C'est pour la procédure, dit Marcus.

Il se tourne vers l'ordinateur. Il branche une clé USB. Copie rapide. 98 %. 99 %. 100 %.

Il récupère la clé.

— Marcus ! crie Kowalski. Les renforts locaux arrivent. Des pick-ups armés.

Ils courent vers la terrasse. Le Puma est revenu, mais il ne se pose pas. Il reste en

stationnaire à cinq mètres du sol.

— Montez ! hurle le mécanicien de bord.

Marcus saisit la main de Kowalski. Il le hisse dans l'appareil.

Alors qu'il va monter à son tour, une balle de 7.62 traverse l'air. Elle ricoche sur la carlingue.

Marcus saute. Il s'accroche au patin.

L'hélicoptère dégage en puissance. Virage serré à 45 degrés.

Trois jours plus tard. Camp de Gao.

Bureaux de la Prévôté.

La pièce est exigüe. Un ventilateur brasse de l'air chaud et vicié.

Le Colonel Delcourt est assis derrière un bureau de campagne. Kowalski est debout contre le mur, livide.

— Vous avez désobéi à un ordre direct en zone d'opération, Marcus, dit Delcourt.

Vous avez mutilé un témoin clé. Vous avez volé des données classifiées.

— J'ai trouvé les preuves de votre trahison, mon Colonel.

Marcus pose la clé USB sur la table.

Delcourt la regarde comme s'il s'agissait d'un scorpion. Il ne la prend pas. Il l'écrase sous le talon de sa botte de combat. Le plastique craque. La puce électronique est réduite en poussière.

— Quelle clé ? demande Delcourt.

Marcus regarde Kowalski.

— Dis-lui, Kowalski. Dis-lui ce qu'on a vu sur cet écran.

Kowalski baisse les yeux. Ses mains sont jointes derrière son dos. Il fixe ses rangers.
— Je n'ai rien vu, adjudant-chef. Nous avons subi un tir nourri. Nous avons dû évacuer en urgence. Al-Zahrani a été blessé par un tir adverse lors de notre retraite.

Le silence qui suit est plus lourd que la chaleur du désert.
C'est le bruit d'une trahison propre. Professionnelle.

— Adjudant-chef Marcus, reprend Delcourt. Vous êtes relevé de vos fonctions avec effet immédiat. Votre dossier sera transmis au tribunal militaire de Lyon. "Usage excessif de la force ayant entraîné des dommages diplomatiques majeurs". Vous allez être radié. Sans pension. Sans honneur.

Marcus se lève. Il ne salue pas.

Il s'approche de Kowalski. Il s'arrête à deux centimètres de son visage. Il sent l'odeur de la peur sur lui.

— Pourquoi ? demande Marcus à voix basse.

— J'ai une famille, Marcus, murmure Kowalski sans le regarder. Ils m'ont proposé le grade de Major. Et une affectation au RAID à mon retour. Je ne suis pas comme toi. Je ne veux pas mourir pour des fantômes.

Marcus sort du bureau.

Il marche vers le tarmac.

Le soleil brûle tout.

Il n'a plus rien. Plus de fille. Plus de carrière. Plus de frères d'armes.

Il n'a plus qu'une chose.

Une mémoire eidétique.

Il a mémorisé chaque ligne du virement. Chaque numéro de compte. Chaque nom.

L'architecte commence à dessiner ses plans dans sa tête.

Retour au présent. Penthouse de Vaugrenard. 2024.

Le bruit du bélier sur la porte blindée ramène Marcus à la réalité.

Boum.

Les gonds gémissent. L'acier se déforme.

Marcus regarde la caméra. Le compteur affiche 310 000 spectateurs.

Il regarde Kowalski à travers l'écran thermique qu'il a placé dans le couloir. La silhouette du Commandant du RAID est rouge vif. Il est en tête de colonne. Le bélier frappe à nouveau.

— Tu te souviens du Mali, Kowalski ? dit Marcus dans son micro, branché sur la fréquence d'assaut.

Dans le couloir, la silhouette rouge se fige.

Kowalski lève la main. Il ordonne l'arrêt du bélier. Ses hommes ne comprennent pas.

— Marcus ? répond la voix de Kowalski dans l'oreillette. Ses cordes vocales sont serrées.

— On a une dette, Kowalski. Toi et moi. Le sang ne sèche jamais vraiment. Surtout celui des innocents.

Vaugrenard, au sol, tente de ramper vers la sortie. Marcus pose son pied sur ses lombaires. Une pression de quatre-vingt kilos. Le juge s'écrase sur la moquette.

— Tu as choisi la procédure, Kowalski. Tu as eu tes galons. Tu as eu ta vie tranquille. Moi, j'ai choisi la vérité. Elle coûte plus cher.

— Marcus, rends-toi, supplie Kowalski. On peut encore gérer ça. Ne fais pas sauter les charges.

Marcus regarde le détonateur sur son poignet.

Il regarde le juge.

L'architecte sait que pour construire quelque chose de nouveau, il faut d'abord raser les fondations pourries.

— Le dossier numéro 2 est en ligne, Kowalski. Tes patrons sont en train de paniquer. Ils vont t'ordonner de m'abattre. Ils vont te dire que je suis une menace terroriste.

Marcus arme son Glock. Le bruit de la culasse qui chambre la cartouche de 9mm est capté par le micro 4K.

350 000 spectateurs.

— Fais ton choix, Commandant. La procédure... ou la fraternité.

Un silence de mort s'installe dans le penthouse. Seul le bourdonnement des serveurs informatiques et le râle de Vaugrenard rompent le calme.

Marcus pointe le canon sur la tempe du juge.

La peau de Vaugrenard est devenue grise. Il a cessé de négocier. Il a compris.

— Le verdict arrive, annonce Marcus à la caméra.

À l'extérieur, dans le couloir, Kowalski baisse son arme. Ses hommes le regardent, incrédules.

— Commandant ? demande un adjoint. On y va ? On fait sauter la porte ?

Kowalski ne répond pas. Il regarde la caméra de surveillance dans le coin du plafond. Il sait que Marcus le voit.

Marcus sourit pour la première fois. Un sourire sans joie. Un sourire de prédateur qui a enfin acculé sa proie.

Il presse le bouton de "Diffusion Publique" sur le serveur.
Toutes les preuves. Tous les noms.
Le système s'effondre en un clic.

— La zone d'ombre est terminée, dit Marcus.

Il appuie sur la détente.
Pas sur celle du Glock.
Celle de la charge de C4 placée sur la porte.

L'explosion n'est pas une fin. C'est une signature.
La vitre du penthouse explose vers l'extérieur sous l'effet de la surpression.
Le rideau de verre tombe sur Paris.
Le chaos est enfin symétrique.

Marcus attend dans la fumée.
Kowalski entre en premier, à travers les flammes.
Leurs regards se croisent.
Deux fantômes du Mali.
Un qui a vendu son âme.
Un qui l'a rachetée au prix fort.

— Fini, Marcus, dit Kowalski.
— Non, répond Marcus. Ça commence.

Le Commandant du RAID lève son fusil d'assaut.
Marcus ne bouge pas.
Il a fini son rapport.
Le point final est une balle de 9mm.
Reste à savoir qui va la tirer.

Chapitre 6

Négociation Stérile

Fréquence 440.2 MHz. Canal tactique sécurisé.

Le grésillement est une décharge statique dans l'oreille droite de Marcus.

Le penthouse est un aquarium de verre suspendu au-dessus du 16ème arrondissement.

20h04.

Le compteur de la plateforme *Apex* affiche 212 405 spectateurs uniques.

La latence est de 12 millisecondes.

Optimale.

— Loup-Gris, ici Kilo-Un. Tu me reçois ?

La voix de Kowalski est un papier de verre frotté contre du béton.

Marcus ne bouge pas. Le Glock 17 est une extension de son bras droit.

L'acier est froid. La peau de Vaugrenard est tiède, moite, grasse.

Le canon s'enfonce de trois millimètres supplémentaires sous la mâchoire du juge.

Vaugrenard émet un sifflement pulmonaire.

— Je te reçois, Kilo-Un, répond Marcus.

Sa voix est un encéphalogramme plat.

Aucune inflexion. Aucun tremblement.

Le diaphragme est verrouillé.

— Marcus. On peut encore arrêter ça. Pose le 17. On discute. Les types du Ministère sont là. Ils sont prêts à ouvrir une ligne.

— La ligne est déjà ouverte, Kowalski. Regarde ton écran.

Marcus active la macro sur sa tablette tactique fixée au poignet gauche.

Sur l'écran géant du bureau, des colonnes de chiffres défilent.

Fonds d'investissement *Elysium*. Siège social : Tortola, Îles Vierges britanniques.

Bénéficiaire effectif : Jean-Baptiste Vaugrenard.

Numéro de compte : GB88 4000 0123 4567 8901.

— Première transaction, énonce Marcus face à la caméra 4K. 14 mai. 450 000 euros.

Provenance : Groupe industriel S.N.C. Objet : Accélération de la procédure d'arbitrage dans l'affaire du port d'Abidjan.

Vaugrenard tente de secouer la tête. Ses yeux sont des billes de verre injectées de sang.

— C'est... c'est un montage, bégaye le juge.

Marcus ne répond pas par des mots.

Il utilise la crosse du Glock. Un coup sec sur l'os zygomatique.

Le bruit est celui d'une branche de bois mort qui casse.

Vaugrenard s'affaisse. Son sang, riche en cholestérol, s'étale lentement sur le tapis en soie de Perse.

— Deuxième transaction, continue Marcus. 22 septembre. 1,2 million d'euros.

Provenance : Compte numéroté, Zurich. Motif : Libération pour vice de procédure de Marc-Antoine G., condamné en première instance pour viol aggravé sur mineure.

Dans l'oreillette, le silence de Kowalski pèse dix tonnes.

Le Commandant du RAID connaît le dossier Marc-Antoine G.

C'était la cible de Marcus.

Avant la démission. Avant la bascule.

— Marcus, arrête, souffle Kowalski. Ils vont donner l'ordre. Le Ministre est en ligne avec le préfet. Si tu continues à diffuser ces noms, ils lancent l'assaut. Ils se moquent de Vaugrenard. Ils veulent juste éteindre le serveur.

Marcus regarde la porte blindée.
Six gonds en acier renforcé.
Quatre charges de C4 prêtes à la fragmentation.
Il vérifie le moniteur de surveillance du couloir.
Les silhouettes noires du RAID sont en position "pile".
Boucliers tactiques. HK G36 en joue.
Ils attendent le mot "Code Rouge".

— Qu'ils viennent, dit Marcus. Le serveur est décentralisé. 400 nœuds de sortie. Si je meurs, le script libère les 40 gigaoctets de documents restants. Les contrats d'armement. Les financements de campagne. Les listes de clients du réseau de l'avenue Foch.

À l'autre bout de la ville, place Beauvau.
Le Ministre de l'Intérieur fixe l'écran.
Son visage est une plaque de plâtre.
Il transpire.
Ses doigts tapotent la table de conférence en acajou.

— Coupez-moi ce signal, ordonne le Ministre.

— Monsieur, c'est impossible, répond un technicien de la DGSI. C'est du chiffrement de bout en bout. On a essayé d'attaquer les serveurs sources, mais ils sont en mouvement constant. C'est du peer-to-peer militaire.

Le Ministre se tourne vers le Préfet de police.

— Neutralisez-le. Maintenant. Peu importe le juge.

Le Préfet hésite.

— Kowalski est en train de négocier. Il pense pouvoir le raisonner.

— Kowalski est un sentimental, crache le Ministre. Donnez l'ordre au groupe d'assaut. Immédiatement.

Retour au penthouse.

La température est de 19 degrés.

Marcus sent la chaleur résiduelle du Glock contre sa paume.

Il regarde Vaugrenard.

Le juge est une épave de chair.

Il ne représente plus la justice. Il représente la faillite d'un système.

— Tu te souviens de ma fille, Kowalski ? demande Marcus dans la radio.

Silence.

— Elle avait huit ans. Elle aimait les chevaux. Marc-Antoine G. l'aimait aussi. À sa façon. Vaugrenard a signé son élargissement un vendredi à 17h00. Pour "erreur de forme dans l'ordonnance de placement".

— Marcus... je sais. Je suis désolé. Mais ce n'est pas la solution.

— La solution est mathématique, Kowalski.

Marcus ajuste son casque.

Il vérifie la tension de son gilet pare-balles.

Il reste 3 minutes avant le début du direct mondial.

Le vrai direct. Celui où il ne se contentera pas de lire des chiffres.

Le direct où il appliquera la sentence.

— Le Ministère vient de donner le feu vert, Marcus, annonce Kowalski. Sa voix est brisée. Ils arrivent. Sors de là. Laisse le juge. Si tu te rends maintenant, je peux te

garantir un procès.

Marcus esquisse un rictus.

— Un procès devant un juge comme Vaugrenard ? La boucle est bouclée,
Commandant.

Il coupe la radio.

Il retire l'oreillette et l'écrase sous son talon.

Il est seul.

Le silence du penthouse est interrompu par le bruit lointain des rotors d'hélicoptère.

Un EC145 de la Gendarmerie survole la zone.

Le faisceau du projecteur balaie les baies vitrées.

Des cercles de lumière blanche dansent sur les murs chargés de tableaux de maîtres.

Marcus se saisit d'un câble RJ45.

Il le branche sur le port latéral du serveur de Vaugrenard.

L'injection de données commence.

C'est le "Dossier Noir".

Le document qui fera tomber le gouvernement.

Vaugrenard relève la tête.

Une traînée de bave et de sang s'étire de sa lèvre inférieure.

— Vous... vous ne sortirez pas d'ici vivant.

— C'était prévu dans le budget, répond Marcus.

Il saisit le juge par les cheveux.

Il le force à regarder la caméra.

— Regardez bien, Jean-Baptiste. C'est votre dernier acte.

À l'extérieur de la porte, le bruit métallique d'un perceuse que l'on arme.

Marcus se lève.

Il se place derrière le juge.

Il utilise le corps obèse de l'homme comme un bouclier balistique.

Il sait que le RAID va utiliser des grenades Flash-Bang.

Il ferme les yeux à 50 %.

Il ouvre la bouche pour équilibrer la pression tympanique.

— Kowalski, je sais que tu écoutes par le micro d'ambiance, dit Marcus à voix haute.

— N'entre pas le premier.

Un impact sourd contre la porte.

Le bélier hydraulique.

La structure en acier tremble, mais résiste.

Marcus vérifie l'heure. 20h09.

Le téléchargement est à 98 %.

— Plus que dix secondes, Jean-Baptiste, murmure-t-il à l'oreille du juge.

Vaugrenard ferme les yeux. Il commence à prier.

Ses lèvres bougent sans émettre de son.

Marcus ne prie pas.

Il calcule la trajectoire de la première balle.

Il sait qu'il doit mourir.

Mais il choisira l'instant.

99 %.

Le serveur émet un bip sonore aigu.

"Transfert terminé".

Marcus appuie sur la touche "Entrée".

Des millions de courriels partent simultanément vers les rédactions du monde entier.

Le système s'effondre.

La porte explose.
Ce n'est pas le bélier.
C'est le C4 de Marcus.
Une onde de choc de 8000 mètres par seconde.
La porte blindée est transformée en un projectile de 200 kilos qui fauche les deux premiers hommes du groupe d'intervention.

La fumée est immédiate. Noire. Accre.
Poussière de plâtre.
Odeur d'hexogène.

Marcus lève son arme.
Il ne vise pas les hommes en noir qui s'engouffrent dans la brèche.
Il vise la carotide de Vaugrenard.

— Le verdict est rendu, dit-il.

Le doigt se crispe sur la détente.
Le mécanisme se libère.
L'amorce est percutée.
La poudre brûle.
La balle de 9mm quitte le canon à 360 mètres par seconde.

La négociation est terminée.
L'architecture du chaos est achevée.

Marcus sent l'impact de trois balles de .223 Remington dans sa poitrine.
Son gilet encaisse.
Le recul le projette en arrière.
Il tombe.

Le monde devient gris.

Puis noir.

Le dernier son qu'il entend n'est pas une sirène.

C'est le silence de sa fille.

Enfin.

Chapitre 7

L'Architecture du Sang

Vaugrenard pèse cent-dix kilos. C'est le poids de la corruption sédimentée. Marcus saisit le col du costume à quatre mille euros. Le tissu de laine vierge craque, mais tient. Il tire. Les talons du juge frottent sur le parquet en chêne massif de Hongrie. Un bruit de succion. Vaugrenard a uriné. L'ammoniaque pique les narines. C'est l'odeur de la fin.

Marcus l'adosse contre la baie vitrée. Le verre est un triple vitrage blindé, épaisseur quarante millimètres. À l'extérieur, Paris est une grille de pixels orange et blanc. À six cents mètres, sur le toit de l'immeuble de la Cogedim, un tireur d'élite du RAID est en position. Marcus ne le voit pas. Il le sait.

— Ne... ne faites pas ça, hoquète Vaugrenard.

Sa lèvre inférieure tremble. Un spasme rythmique. Marcus ne répond pas. Il sort une couverture de survie de sa poche de cuisse. Mylar aluminé. Il la déploie d'un geste sec. Le bruit ressemble à un coup de fouet. Il scotche le film argenté sur la vitre, derrière la tête du juge.

L'architecture du piège est simple. Le Mylar bloque le rayonnement thermique. Pour le sniper en face, la lunette thermique n'affiche plus qu'une masse grise, neutre. Le contour du corps disparaît. L'angle de tir est neutralisé par la physique élémentaire.

Marcus consulte sa montre. 19h52.

Il se déplace vers la porte blindée du penthouse. C'est un modèle Fichet, classe 4. Six

points de fermeture. Acier trempé. Un obstacle sérieux pour n'importe qui. Pour Marcus, c'est une surface de travail.

Il sort le pain de C4 de son sac à dos. La substance a la texture de la pâte à modeler. Une couleur crème, presque appétissante. 250 grammes suffiront. Il façonne un boudin longiligne qu'il applique directement sur les gonds supérieurs. L'adhérence est parfaite. Il répète l'opération sur le chambranle inférieur.

Les gestes sont fluides. Économie de mouvement. Pas de sueur. Le rythme cardiaque de Marcus est bloqué à 62 battements par minute. Un métronome.

Il insère les détonateurs électriques non-électro-sensibles. Il connecte les fils au récepteur radio. La fréquence est cryptée. Saut de fréquence toutes les 20 millisecondes. Brouillage impossible pour les unités de guerre électronique de la police au sol.

Il revient vers Vaugrenard. Le juge tente de ramper vers le bureau en acajou. Marcus pose le canon du Glock 17 sur sa tempe. Le métal est froid. Le contact stoppe net la progression de l'obèse.

— Reste assis, Jean-Baptiste. Tu gâches l'angle de vue.

Marcus installe le trépied. La caméra 4K est braquée sur le juge. Le flux est déjà actif. Le compteur de la plateforme affiche 184 312 spectateurs. Les commentaires défilent en bas de l'écran. Une cascade de haine numérique. "Tue-le." "Justice." "Montre-nous ses comptes."

Marcus vérifie le retour vidéo sur sa tablette tactique fixée à l'avant-bras gauche. L'image est nette. Le teint cireux de Vaugrenard ressort parfaitement sous les spots LED. C'est une esthétique de morgue.

— Le RAID est dans l'escalier, murmure Vaugrenard. Ils vont entrer. Ils vont vous tuer.

— Ils vont essayer, rectifie Marcus. Kowalski commande l'unité de tête. Il est bon. Mais il pense encore avec son cœur. C'est son défaut structurel.

Marcus se dirige vers le coin gauche du salon. Il vérifie l'état de la seconde charge. Une charge directionnelle Claymore, modifiée. Six cents billes d'acier noyées dans la résine. Elle est orientée vers le couloir d'entrée, à un angle de 45 degrés. Elle ne tuera pas les hommes de tête. Elle hachera les appuis.

Le compte à rebours de l'assaut invisible a commencé. Dans l'oreille de Marcus, un scanner capte les ondes radio de la police.

« Alpha 1 en position. Point d'entrée identifié. Charge de rupture prête. Attente du top de Kowalski. »

Marcus sourit. Une contraction musculaire brève, sans joie. Il connaît la partition. Il l'a écrite des dizaines de fois au Mali. On sécurise le périmètre. On coupe le gaz. On négocie pour gagner du temps. On identifie les angles de tir. Et quand le silence devient trop lourd, on brise la porte.

Il s'approche de Vaugrenard et s'accroupit devant lui. Il sort un dossier de sa poche intérieure. Des relevés bancaires. Des noms de mineurs. Des dates de libération conditionnelle signées de la main du juge.

— Tu te souviens de Léa, Jean-Baptiste ?

Le juge écarquille les yeux. Le nom ricoche contre les murs froids du penthouse.

— Qui ?

— Ma fille. Dix-sept ans. Overdose de fentanyl dans un squat de Saint-Denis. Le dealer, un certain Marc-Antoine Rossi. Tu l'as remis dehors deux semaines avant. Vice de procédure, tu as dit. Cent mille euros sur un compte à Singapour, je dis.

— C'est faux... Ce sont des mensonges...

Marcus saisit la mâchoire de Vaugrenard. Ses doigts s'enfoncent dans la graisse des joues.

— La physique ne ment pas. L'argent laisse une trace thermique. Le plomb laisse une trajectoire. Et la douleur laisse une dette. Je suis ici pour le recouvrement.

19h56.

Au rez-de-chaussée, Kowalski ajuste son casque. Il regarde l'écran de surveillance thermique. Il ne voit qu'une tache grise devant la fenêtre. Le bouclier de Marcus fonctionne.

— Sniper 1, vous avez un visuel ? demande Kowalski dans son micro.

— Négatif, répond la voix dans l'oreillette. La cible est masquée par un écran thermique. Impossible d'ajuster.

Kowalski serre les dents. Il connaît ce mode opératoire. C'est la signature de Marcus. La précision chirurgicale. Le refus de laisser la moindre chance au hasard.

— Groupe d'effraction, préparez le bélier hydraulique. On n'attend pas les ordres de la préfecture. On y va à 20h00 pile.

Dans le penthouse, le silence est redevenu total. Marcus a éteint la radio de la police.

Il n'a plus besoin d'informations extérieures. Sa réalité se réduit à cette pièce de quarante mètres carrés. Une zone d'exclusion.

Il vérifie une dernière fois son Glock. Chargeur engagé. Une cartouche dans la chambre. Cran de sûreté effacé. Il place l'arme sur la table basse, à portée de main.

Il se rassoit en face de Vaugrenard. Il croise les jambes. Il ressemble à un examinateur devant un candidat recalé.

— L'assaut va durer douze secondes, Jean-Baptiste. La porte va voler en éclats. Ils vont lancer des grenades flash. Le bruit sera de 170 décibels. Tu seras aveugle et sourd pendant cinq secondes. C'est pendant ces cinq secondes que tout se jouera.

Vaugrenard pleure maintenant. De grosses larmes silencieuses qui roulent sur ses bajoues.

— Pourquoi ? balbutie-t-il. Pourquoi tout ce cinéma ? Tuez-moi tout de suite si c'est ce que vous voulez.

— Non, dit Marcus. La mort n'est qu'un point final. Ce qui compte, c'est l'architecture qui mène au point. Le public doit voir. Le public doit comprendre que le système n'est pas une forteresse. C'est juste un château de cartes posé sur une flaque de sang.

19h58.

Marcus se lève. Il ajuste son gilet pare-balles en Kevlar. Il vérifie l'étanchéité de ses gants en polymère. Il se place derrière Vaugrenard, une main posée sur l'épaule du juge. Presque une caresse paternelle.

— Regarde la caméra, Jean-Baptiste. Sois digne pour la postérité.

Le compteur des spectateurs explose. 250 000. Le direct est relayé sur Twitter, Telegram, le Darknet. L'algorithme de la haine fait son travail.

Marcus sort une petite télécommande de sa poche. Le déclencheur des charges de la porte. Il pose son pouce sur le bouton rouge.

— Tu entends ? murmure Marcus.

Vaugrenard retient sa respiration.

Dans le couloir, un bruit métallique discret. Le frottement d'un gilet tactique contre un mur. Le cliquetis d'un levier d'armement. La bête est devant la porte.

— C'est Kowalski, dit Marcus. Il est en retard de trois secondes. Il vieillit.

19h59 et 45 secondes.

Marcus ferme les yeux un instant. Il voit Léa. Il voit le visage de sa fille tel qu'il était avant la drogue. Avant les juges. Avant l'effondrement.

Il rouvre les yeux. Le gris du monde revient.

— Le verdict est rendu, dit-il.

Son pouce s'écrase sur le bouton.

L'onde de choc est instantanée. Le C4 transforme la porte blindée en un projectile de deux cents kilos. L'explosion n'est pas un bruit, c'est une gifle de pression atmosphérique qui vide l'air de la pièce.

À travers la fumée noire, Marcus voit les silhouettes noires du RAID basculer en

arrière, fauchées par le métal hurlant. Les premiers cris sont étouffés par le sifflement dans les oreilles.

Marcus ne bouge pas. Il attend que la poussière de plâtre retombe un peu.

La porte est ouverte. L'architecture du chaos est achevée.

Il saisit son Glock.

20h00.

Le direct commence vraiment.

Chapitre 8

Dossier 02 : Le Dealer

L'air est saturé de particules fines. Poussière de plâtre. Résidus de cordite. Fumée noire de polyuréthane brûlé. Le silence qui suit l'explosion est une lame de rasoir. Marcus ne cille pas. Ses tympans vibrent à une fréquence de 12 000 Hertz. Acouphène stable.

Dans l'encadrement de la porte, les formes s'agitent. Des silhouettes en Kevlar. Des taches de sang sur le carrelage du vestibule. Kowalski est au sol, à cinq mètres. Il rampe. Ses mains cherchent son HK G36. La déflagration a brisé le verre des vitrines. Le penthouse respire enfin. L'air frais de Paris s'engouffre par les baies vitrées brisées, chassant l'odeur d'ammoniaque.

Marcus pivote légèrement. Son Glock 17 reste soudé à la mâchoire de Vaugrenard. Le juge hoquette. Une traînée de bave et de sang s'échappe de sa commissure droite.

— Reste calme, dit Marcus. La pression acoustique va redescendre.

Marcus lève la main gauche. Il tient une tablette durcie, modèle militaire. Ses doigts gantés de Nomex effleurent l'écran.

Vitesse de connexion : 800 Mbps. Flux ascendant stable.

Serveurs miroirs actifs : 14.

Spectateurs : 312 450.

Le chiffre défile comme un compteur de radiations autour de Tchernobyl.

Sur l'écran géant encastré dans le mur de chêne fumé, derrière le bureau, une image

apparaît. Elle remplace la courbe des marchés boursiers.

Format 4/3. Noir et blanc chirurgical. Une table d'autopsie en inox. Un corps.

Vaugrenard lève les yeux. Ses pupilles se dilatent. Myriase réflexe.

— Dossier 02, énonce Marcus. Sujet : Léa. 19 ans. Étudiante en droit. Première année.

Le zoom s'effectue sur le visage du cadavre. La peau est marbrée. Les lèvres sont bleues, figées dans un dernier spasme de manque. Sur son bras gauche, un hématome punctiforme. La marque du passage de la mort en 10 milligrammes.

— Overdose. Fentanyl coupé au décapant industriel. Rue de Charenton. 14 novembre.

Marcus fait glisser un autre document sur l'écran. Un procès-verbal. Signé. Tamponné.

— Suspect interpellé : Karim S. Trois kilos de marchandise dans le coffre. Deux balances. Un carnet de comptes. Flagrant délit. Article 222-37 du Code Pénal. Peine encourue : dix ans.

Le doigt de Marcus survole l'écran. Il appuie sur une icône rouge : "Ordonnance de non-lieu".

— Signataire : Juge Vaugrenard. Motif : vice de procédure. Un formulaire mal daté. Une perquisition effectuée à 5h58 au lieu de 6h00. Karim S. est sorti par la grande porte à 14h00. Léa a été enterrée à 15h30.

Vaugrenard tente de parler. Les mots butent contre le canon du Glock. Un gargouillis métallique.

— Je... j'ai appliqué... la loi, parvient-il à articuler. Le formalisme... c'est la garantie...

Marcus appuie le canon plus fort. La peau de l'isthme se déchire. Un filet de sang chaud coule sur le poignet de Marcus.

— Le formalisme est ton armure. Mais ce soir, tu es nu.

Marcus se tourne vers la caméra 4K fixée sur un trépied, face au bureau. Il regarde l'objectif. Il regarde les 400 000 spectateurs. Son visage est une plaque de granit.

— Vous avez les pièces à conviction, dit Marcus. Sous vos yeux. La vie d'une gamine contre un tampon sur un document Cerfa. Le prix de la transaction : 50 000 euros. Versés sur un compte à Singapour. Société écran : "Blue Marble Ltd".

Dans le couloir, une voix hurle. Kowalski.

— Marcus ! Arrête ! On sait tout. On a les preuves aussi. Laisse la justice faire !

Marcus esquisse un rictus. Une contraction musculaire sans joie.

— La justice est une lenteur administrative, Kowalski. Je préfère la balistique. C'est instantané.

Le compteur de spectateurs franchit la barre des 500 000. Les commentaires défilent sur le bandeau latéral de l'écran. Un torrent de bile numérique. "Crève-le." "Justice pour Léa." "Oublie pas le C4." L'humanité se résume à des emojis de flammes et de crânes.

Marcus active le plugin de vote. Une fenêtre surgit sur les écrans du demi-million de voyeurs.

****VERDICT ?****

****[] ACQUITTEMENT****

****[] EXÉCUTION****

Les barres de progression s'animent. C'est une course organique.

Le bleu pour l'acquittement reste une ligne plate. 2%.

Le rouge pour l'exécution grimpe comme une fièvre hémorragique. 98%.

Vaugrenard regarde les chiffres. Il comprend enfin. Ce n'est pas un enlèvement. Ce n'est pas une demande de rançon. C'est un abattoir. Ses sphincters lâchent. Une odeur d'urine et de fèces s'installe dans le bureau à quatre mille euros.

— Pitié, chuchote le juge. J'ai... j'ai des noms. Des ministres. Je peux tout donner.

— Tu n'as rien à donner que le monde ne sache déjà, répond Marcus. Tu es un symptôme. Je suis le remède.

Marcus lâche la tablette. Elle rebondit sur la moquette en soie. Il saisit le Glock à deux mains. Position de tir académique. Coudes légèrement fléchis. Épaules basses. Respiration diaphragmatique.

Le RAID progresse dans le salon. Les faisceaux des lampes tactiques percent la fumée. Des points rouges de lasers dansent sur le torse de Marcus. Il les ignore. Ils ne tireront pas. Pas encore. Kowalski veut une sortie propre. Il veut sauver son ancien mentor. Erreur tactique.

— Marcus, pose ça ! hurle Kowalski. La porte est minée, on ne peut pas approcher, mais si tu tires, on t'abat !

— C'est le contrat, Kowalski, répond Marcus sans détourner les yeux de Vaugrenard.

Ma mort est déjà budgétée.

Vaugrenard pleure. De grosses larmes d'homme gras qui coulent sur ses joues rouges. Il essaie de joindre les mains.

— Regarde-moi, ordonne Marcus.

Le juge lève les yeux. Il voit le reflet de sa propre terreur dans les prunelles grises de l'Architecte. Il voit la photo de Léa sur l'écran derrière lui. La gamine morte et le juge condamné. Le cercle se referme.

— 580 000 voix, annonce Marcus d'une voix monocorde. Le peuple a parlé. La démocratie directe, c'est efficace.

Marcus engage la détente. Le "slack" est rattrapé. Il ne reste que deux millimètres de course. Deux millimètres entre la vie et la matière cérébrale projetée sur le mur de chêne.

— Pour Léa, murmure-t-il.

— Marcus, NON !

Kowalski surgit dans l'axe de tir.

Marcus ne sourit pas. Il n'éprouve aucune satisfaction. Juste le sentiment du travail bien fait. La structure est solide. L'angle est parfait.

Il presse.

Le marteau frappe le percuteur. L'amorce de la cartouche de 9mm explose. La poudre brûle en une fraction de milliseconde. La pression gazéière expulse l'ogive à

expansion à travers le canon rayé.

Vitesse initiale : 360 mètres par seconde.

Distance : 2 centimètres.

Le temps se dilate. Marcus voit le recul de la culasse. Il voit l'étui brûlant éjecté vers la droite, décrivant une parabole de cuivre dans l'air saturé de poussière.

L'impact.

Le crâne de Vaugrenard n'est pas un obstacle suffisant. L'onde de choc hydrostatique fait exploser les tissus mous. L'os pariétal cède. Une rosace de sang, de fragments osseux et de substance grise redécore le bureau du juge.

Le corps de Vaugrenard s'effondre comme une marionnette dont on a coupé tous les fils d'un coup. Un sac de viande inutile sur une moquette hors de prix.

Le silence revient. Plus lourd. Plus noir.

Marcus reste immobile, l'arme haute. Il regarde la caméra.

— Dossier clos, dit-il.

Le direct coupe. Écran noir.

À travers la pièce, les hommes du RAID sont pétrifiés. Kowalski a son arme pointée sur le plexus de Marcus. Son doigt tremble sur la détente.

— Pourquoi, Marcus ? Pourquoi tu as fait ça ?

Marcus laisse tomber son Glock. Le métal claque sur le sol. Il écarte les bras. Une

cible parfaite.

— L'architecture, Kowalski. Une structure sans fondations s'effondre. J'ai juste nettoyé le terrain.

Marcus fait un pas en avant. Un pas de trop.

— Ne bouge plus ! hurle un homme du RAID.

Marcus continue. Il marche vers la lumière des projecteurs extérieurs, vers les hélicoptères qui saturent le ciel de Paris. Il sait ce qui vient après. La procédure. L'impact. Le noir.

Il pense à Léa. Pour la première fois depuis des mois, il ne voit pas son cadavre. Il voit son rire.

Il accélère.

— ABATTEZ-LE !

Le salon explose de nouveau. Pas du C4 cette fois. Des décharges de fusils d'assaut. 5.56 OTAN. Plusieurs impacts. Un dans l'épaule. Deux dans le thorax.

Marcus ne sent pas la douleur. Il sent juste la force cinétique qui le pousse en arrière. Il bascule.

L'air s'échappe de ses poumons. Une chaleur douce envahit sa poitrine.

Ses yeux se fixent sur le plafond du penthouse. Le lustre en cristal oscille lentement.

L'Architecte a terminé son œuvre. Le chantier est livré.

Il ferme les yeux.

Le monde s'éteint.

20h04. Fin de transmission.

Chapitre 9

Reconnaissance Offensive

19 h 42.

Le penthouse est une chambre froide. Dix-neuf degrés Celsius. Précis. L'air conditionné souffle un sifflement blanc, constant, linéaire. C'est le bruit de la technologie qui travaille.

Le juge Vaugrenard est une masse organique en décomposition lente. Il est assis sur le fauteuil de cuir Knoll. Ses mains sont liées par des colliers de serrage en nylon. Type industriel. Résistance à la traction : 80 kilos. Le plastique lui scie les poignets. Le sang stagne dans ses doigts, qui virent au violet sombre.

Vaugrenard pleure sans bruit. C'est une réaction physiologique réflexe. Les glandes lacrymales s'activent sous l'effet de la terreur corticale. Il a uriné sur son pantalon en flanelle grise. L'odeur de l'ammoniaque se mélange à celle du cuir neuf.

Marcus ne regarde pas Vaugrenard. Il regarde l'architecture du plafond.

Le plafond est un faux plafond acoustique. Plaques de plâtre perforées. Derrière, le réseau CVC (Chauffage, Ventilation, Climatisation). Des conduits en acier galvanisé de 600 mm de diamètre. C'est le point faible. Le vecteur d'infiltration numéro trois.

Marcus connaît le RAID. Il connaît leur doctrine. "Rechercher, Assistance, Intervention, Dissuasion". La doctrine impose la saturation des entrées. Ils ne viendront pas seulement par la porte blindée. Ils ne viendront pas seulement par les vitres en rappel. Ils utiliseront les boyaux du bâtiment.

Marcus vérifie son Glock 17. Chargeur engagé. Une munition engagée dans la chambre. Seize en réserve. Il ajuste son oreillette. Il écoute le silence de la fréquence tactique qu'il a piratée.

Grésillement. Un souffle court.

— *Alpha un, ici Groupe Trois. En position dans la colonne Nord-Est. Progression horizontale amorcée.*

La voix est celle de l'adjudant-chef Morel. Un technicien. Marcus se souvient de lui au camp d'entraînement de Beynes. Morel est méticuleux. Trop lent.

Marcus se déplace. Ses pas ne font aucun bruit sur la moquette en soie. 92 kilos de muscle et d'équipement, portés par une mécanique de prédateur. Il atteint le placard technique dissimulé derrière une boiserie en chêne.

Il récupère une grenade GSS (Grenade de Désencerclement Sonore et Lumineuse). Corps en élastomère. Sept galets de caoutchouc. Charge pyrotechnique flash-bang. 175 décibels. 6 millions de candelas. Un petit soleil de magnésium capable d'annihiler une rétine en une fraction de seconde.

Il regarde sa montre. 19 h 44.

Le direct commence dans seize minutes. La fibre optique est prête. Le serveur proxy est en place. 200 000 spectateurs attendent déjà dans la salle d'attente virtuelle. Le public veut de la justice chirurgicale. Il va en avoir.

Au-dessus de sa tête, un choc sourd. Métal contre métal. Morel vient de heurter un raccord de conduit. Trop de poids. Trop d'équipement. Un groupe du RAID en colonne de ventilation, c'est un serpent de Kevlar dans un tuyau d'orgue.

Marcus monte sur un guéridon en marbre. Il atteint la grille de ventilation. Il dévisse les quatre fixations avec un tournevis plat de précision. Aucun cliquetis. Il retire la grille. La pose sur le guéridon.

L'obscurité du conduit est totale. Marcus baisse ses lunettes de vision nocturne. Le monde devient vert émeraude. Phosphorescent.

À douze mètres dans le conduit, il voit la signature thermique. Trois taches de chaleur orange. Trois hommes. Le premier porte un bouclier souple en kevlar. Le deuxième tient un HK416 à canon court. Le troisième assure la liaison.

Ils rampent. Le bruit de leur frottement est amplifié par l'acier.

Marcus dégoupille la GSS. Il garde la cuillère enfoncée.

Le premier homme, Morel, arrive à l'intersection. Il voit la lumière du penthouse par l'ouverture de la grille. Il s'arrête. Marcus voit son index se lever. Signal d'arrêt.

Morel sort un miroir tactique. Il veut inspecter l'angle mort.

Marcus lâche la cuillère. Un "cling" métallique presque imperceptible.

Il lâche la grenade dans le conduit. Elle roule. Un bruit de bille sur une plaque de cuisson.

— *GRENADE !* hurle Morel dans sa radio.

Trop tard.

L'explosion dans le conduit est un séisme contrôlé. La déflagration n'a nulle part où

s'échapper. Elle rebondit sur les parois de zinc. Elle se concentre. Elle devient une onde de choc solide.

Marcus a fermé les yeux et plaqué ses mains sur ses oreilles. Il sent la vibration dans ses dents.

Dans le conduit, c'est l'enfer blanc.

Le flash brûle les tubes intensificateurs des lunettes de vision nocturne des agents. Effet de "blooming" instantané. Les rétines sont frappées par le magnésium. Les tympanes sont déchirés. L'oreille interne est liquidée. Les otolithes, ces petits cristaux de l'équilibre, dansent la samba.

Marcus se retire du guéridon. Il ramasse son Glock.

Trois corps s'effondrent dans le tuyau. Des gémissements de douleur, étouffés, animaux.

— *Alpha un ! Alpha un ! Groupe Trois neutralisé ! On a des blessés ! Rupture de tympanes ! Vision zéro !*

Kowalski répond à la radio. Sa voix est un mélange de rage et de sang-froid.

— *Repli ! Repli immédiat ! Sortez-les de là !*

Marcus retourne vers Vaugrenard. Le juge a sursauté à l'explosion. Il s'est mordu la langue. Un filet de sang rouge vif coule sur son menton, tachant sa chemise de soie Charvet.

Marcus vérifie l'heure. 19 h 48.

Il s'approche de Vaugrenard. Il saisit le menton du juge. Ses doigts sont comme des étaux. Il force le visage de l'homme à regarder la caméra 4K montée sur un trépied.

— Regardez l'objectif, Vaugrenard. C'est votre dernière audience.

Vaugrenard essaie de parler. Les sons sont des gargouillis.

— Mmmh... Mmmh-non...

Marcus ne l'écoute pas. Il vérifie les niveaux audio sur sa tablette tactique. Le micro-cravate fixé sur le col de Vaugrenard capte chaque battement de son cœur. 140 battements par minute. Tachycardie de stress.

Marcus s'assoit devant son propre terminal. Il ouvre les dossiers. Dossier "ORCHIDÉE". Dossier "SOLDEUR".

Il fait défiler les preuves. Des virements bancaires. Des photos de villas à l'île Maurice. Des copies de mails cryptés. Le prix d'une innocence vendue au plus offrant. Le prix de la vie de sa fille, Léa.

Le visage de Marcus est une surface de titane. Aucune ride. Aucun cillement.

En bas, sur l'avenue, le périmètre se resserre. Les gyrophares bleus découpent la nuit parisienne. Marcus voit les camions du RAID se positionner. Ils installent des matelas d'air. Des tireurs d'élite se déploient sur les toits adjacents.

Il sait ce qu'ils font. Ils analysent la structure. Ils cherchent un angle de tir à travers les vitrages blindés.

Marcus active la commande de domotique. Les stores extérieurs en aluminium renforcé descendent lentement. Un bruit de guillotine motorisée. Le penthouse

devient un bunker sombre. Seuls les projecteurs de tournage éclairent la scène.

Il reste dix minutes.

Le RAID va tenter une entrée explosive par la porte principale. Ils attendent le feu vert du procureur. Ils attendent que la situation devienne "critique".

Marcus rend la situation critique.

Il s'approche de la porte d'entrée. Il vérifie la charge de C4 sur les gonds supérieurs et inférieurs. Les détonateurs sont armés. Les récepteurs radio sont actifs.

S'ils tentent de forcer, ils déclenchent leur propre perte. L'onde de choc sera dirigée vers le palier. Marcus a conçu l'espace pour que l'énergie cinétique s'évacue vers l'extérieur. L'architecture est une arme.

Il revient vers Vaugrenard.

— On vous regarde, Monsieur le Juge, dit Marcus d'une voix basse, monocorde. 400 000 connexions maintenant. La France vous observe.

Il prend le Glock 17. Il retire la sécurité. Le déclic métallique résonne dans la pièce comme un coup de tonnerre.

Il place le canon sous le menton de Vaugrenard. L'acier froid contre la peau grasse.

— Vous avez libéré des monstres pour des chiffres sur un écran, continue Marcus. Je vais vous libérer de votre existence pour une balle de neuf millimètres. C'est une transaction équitable.

Le juge ferme les yeux. Une bulle de morve éclate sur ses lèvres. Il est la définition

physique de la déchéance.

Marcus regarde l'horloge système de son ordinateur.

19 h 59 min 45 s.

Il lance le script de diffusion.

Sur les écrans du monde entier, le visage de Vaugrenard apparaît. Haute définition. On voit chaque pore de sa peau, chaque goutte de sueur, chaque trace de terreur.

Marcus se tient derrière lui, dans l'ombre. Un spectre tactique.

— Mesdames, Messieurs, commence Marcus. Bienvenue au tribunal de l'Architecte.

19 h 59 min 58 s.

Le silence dans la pièce est absolu.

Marcus sent la pression de son propre doigt sur la queue de détente. 1.5 kilo de pression nécessaire pour libérer le percuteur.

19 h 59 min 59 s.

20 h 00.

Le direct est lancé.

Le monde regarde. Le monde attend.

Marcus appuie sur le bouton "Upload" des preuves. Des téraoctets de corruption

inondent le réseau. Le procès commence. Le verdict est déjà écrit dans la chambre du Glock.

— Dossier numéro un, énonce Marcus. Affaire Pedretti. Acquittement acheté pour deux millions d'euros. Témoins intimidés. Preuves détruites.

Vaugrenard gémit.

Dehors, le premier coup de bélier frappe la porte blindée.

L'impact fait trembler les murs. Marcus ne bouge pas. Sa main est une roche.

— L'architecture est stable, murmure-t-il pour lui-même.

La porte résiste. Pour l'instant.

Marcus regarde l'objectif de la caméra principale. Ses yeux sont des puits noirs.

— La justice est un bâtiment en ruine. Je suis ici pour la démolition.

À cet instant, Marcus n'est plus un homme. Il est une procédure. Un algorithme de vengeance.

Le compte à rebours de la vie de Vaugrenard vient d'entrer dans sa phase finale.

Vitesse initiale de la balle : 360 mètres par seconde.

Destinée : Le centre du cerveau.

Cause : Défaut de fondation morale.

Le chapitre de la reconnaissance offensive est terminé. Le siège commence. Et Marcus sait exactement comment la structure va s'effondrer. Chaque brique est à sa

place. Chaque charge est prête.

Le sang de Vaugrenard commence à goutter sur la moquette en soie. Une goutte.
Deux gouttes.

Le verdict sera définitif.

Fin de transmission du Chapitre 9.

Chapitre 10

Le Verdict des Chiffres

L'ordinateur portable Panasonic Toughbook CF-31 ronronne. Châssis en alliage de magnésium. Conçu pour les environnements hostiles. Températures extrêmes. Vibrations. Chocs. La diode d'activité du disque dur clignote. Un rythme cardiaque binaire. Vert. Noir. Vert. Noir.

Marcus fixe l'écran. La lumière bleue sculpte les arêtes de son visage. Le reflet de la dalle LCD s'imprime dans ses pupilles. Ses yeux ne cillent pas. Le liquide lacrymal est un luxe.

20 h 03.

Le compteur de la plateforme « NEVE » affiche 242 318 spectateurs uniques. Le flux est stable. Trois serveurs miroirs en Islande. Un tunnel VPN passant par les Seychelles. La bande passante est saturée par la haine. Le chat défile à une vitesse illisible. Des insultes. Des appels au meurtre. Des emojis de haches et de balances.

— Regardez la caméra, Vaugrenard.

La voix de Marcus est une ligne plate. Un signal pur.

Le juge lève la tête. Ses joues tremblent. Sa peau a la couleur du lait tourné. Une traînée de morve s'arrête au bord de sa lèvre supérieure. Il tente de respirer par le nez. L'isthme de son gosier est obstrué par le canon du Glock 17. Le polymère est froid. L'acier du canon a un goût d'huile de machine et de mort prochaine.

— P-pitié...

Le mot meurt dans sa gorge. Un gargouillis informe.

Marcus ne répond pas. Ses doigts s'activent sur le clavier. Le bruit des touches est sec. Mécanique. Il ouvre une fenêtre terminal. L'interface est austère. Lignes de commande en vert phosphorescent.

— Connexion établie, murmure Marcus.

Le terminal interroge un serveur à Nassau. Bahamas. La banque *Cayman National & Trust*. Un coffre-fort numérique. Le mur de feu est complexe. Chiffrement AES-256. Marcus insère une clé USB noire dans le port latéral. Le logiciel de brute-force se lance. Les algorithmes de collision s'attaquent aux protocoles de sécurité.

Vaugrenard écarquille les yeux. Il reconnaît l'interface. C'est sa vie qui s'affiche en lignes de code. Ses secrets. Ses péchés transformés en octets.

— Compte 4409-XJ. Nom de code : « Thémis ». Ironique, dit Marcus.

Le logiciel craque la première couche. Un dossier s'ouvre. Des fichiers PDF. Des relevés de virements.

Marcus déplace la souris. Il clique sur un document. Il le fait glisser vers la fenêtre de diffusion en direct.

— Regardez bien, dit Marcus à l'objectif. Affaire Pedretti. 2018. Viol aggravé sur mineure. Acquittement pour vice de forme. Coût de l'opération : 450 000 euros. Virement reçu le 14 juin. Provenance : Société écran « Blue Horizon Limited ». Bénéficiaire : Votre compte aux Bahamas, Juge.

Vaugrenard veut hurler. Le Glock s'enfonce d'un centimètre. Le réflexe nauséux fait tressauter son diaphragme.

Dehors, le bruit d'une meuleuse thermique déchire le silence du couloir. Le RAID attaque les gonds inférieurs. Les étincelles doivent doucher le béton. Marcus ne tourne pas la tête. Il connaît la résistance de la porte. Acier trempé. Blindage de classe 4. Il lui reste neuf minutes.

— Affaire Kervallo, continue Marcus. Réseau de prostitution. 1,2 million d'euros. Affaire Leroy. Trafic d'influence. 800 000 euros.

Le sol vibre. Une première détonation de diversion. Une grenade *Stun*. Le flash filtre sous la porte. Le bruit est un coup de poing dans les tympans. Marcus a inséré des bouchons d'oreille en silicone avant le direct. Il reste dans sa bulle.

— Le total est intéressant, Vaugrenard. Douze millions quatre cent douze mille euros. C'est le prix de votre conscience. C'est le prix de la douleur des autres.

Marcus ouvre une nouvelle fenêtre. Un site de transfert bancaire international. Système SWIFT.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous faites ? parvient à articuler Vaugrenard.

Sa voix est un sifflement d'oiseau blessé.

— Je restaure l'équilibre structurel, dit Marcus.

Il sélectionne le montant total. 12 412 000 €.

Il entre le premier RIB de destination. *Association Enfance Protégée*.

Le deuxième. *Fondation pour les Victimes de Violences Sexuelles*.

Le troisième. *Aide aux Orphelins de la Police*.

— Non... c'est mon argent... vous ne pouvez pas...

Vaugrenard tente un mouvement. Sa main droite, grasse et moite, se lève vers le clavier. Il veut stopper le désastre. Il veut sauver ses chiffres. Sa seule raison d'être.

Le mouvement est lent. Marcus est rapide.

Marcus lâche la souris. Il saisit le poignet de Vaugrenard. Une poigne de fer. Un étau hydraulique. Il plaque la main du juge sur le bureau en chêne massif.

— Le silence est une procédure, dit Marcus.

Il saisit l'index de la main droite. Il le plie vers l'arrière.

Crac.

Le bruit est net. Comme une branche de bois mort qui cède.

Vaugrenard ouvre la bouche pour hurler. Le Glock appuie sur sa langue. Le cri se transforme en un gémissement étouffé, atroce. Les larmes inondent ses rides.

Marcus ne change pas d'expression. Son visage est un masque de pierre. Il saisit le majeur.

Crac.

Le deuxième doigt pointe désormais vers le poignet. Les phalanges sont brisées. Les tendons sont rompus.

— La douleur est une information, énonce Marcus. Elle vous indique que vous n'êtes plus en contrôle.

Marcus revient au clavier. Sa main gauche maintient toujours le Glock contre le palais du juge. Sa main droite manipule la souris avec une précision chirurgicale.

Sur l'écran, les barres de progression avancent.

Virement 1 : 4 000 000 €. Statut : Validé.

Virement 2 : 4 000 000 €. Statut : Validé.

Virement 3 : 4 412 000 €. Statut : En cours.

Le chat de la plateforme explose. Les chiffres grimpent. Les spectateurs voient les comptes se vider. C'est un dépeçage numérique en direct.

— Vous nous volez... gémit Vaugrenard. C'est de la spoliation... Je suis un magistrat de la République...

— Vous êtes un parasite dans les fondations, corrige Marcus. Une infiltration d'eau qui fait pourrir la charpente. Je suis le traitement fongicide.

La meuleuse s'arrête. Un silence lourd s'installe dans le couloir. Marcus sait ce que cela signifie. Ils ont abandonné l'option thermique. Ils préparent la charge de rupture. Le C4.

Il regarde sa montre. Breitling Avenger. Verre saphir.

20 h 08.

— Fin du transfert, annonce Marcus.

Le solde du compte « Thémis » affiche : 0,00 €.

Un calme étrange envahit la pièce. La climatisation ronronne toujours à 19 degrés. L'odeur de l'urine de Vaugrenard est forte. Elle se mélange à l'odeur de la poudre de la grenade Stun qui stagne dans l'air.

Marcus regarde l'objectif. Il s'adresse aux 300 000 personnes qui regardent.

— Les chiffres ne mentent pas. Les hommes, si. La justice a été rendue sur le plan financier. Il reste le plan physique.

Il retire doucement le Glock de la bouche de Vaugrenard.

Le juge s'effondre en avant. Son front tape contre le bord du bureau. Il pleure sans retenue. Un hoquet de détresse absolue. Il regarde ses doigts brisés. Ils ressemblent à des crochets inutiles.

— Tuez-moi, siffle Vaugrenard. Allez-y. Tuez-moi.

Marcus range le Toughbook. Il ferme l'écran avec un clic métallique.

— Le meurtre est un acte émotionnel, dit Marcus. L'exécution est une nécessité structurelle.

Il se lève. Sa haute stature domine le bureau. 1m88 de muscles et de détermination froide. Il vérifie l'engagement de la munition dans la chambre du Glock. 9mm Parabellum. Balle à pointe creuse. Conçue pour transférer toute son énergie cinétique à l'impact. Pour ne pas traverser. Pour rester à l'intérieur et tout détruire.

— Marcus !

La voix vient du couloir. Elle est amplifiée par un mégaphone. C'est Kowalski.

— Marcus, pose ton arme ! On sait que tu es là. C'est fini. On ne veut pas de carnage. Pense à ce qu'on a vécu au Mali !

Marcus ne sourit pas. Le souvenir du Mali est une image satellite floue. De la poussière rouge. Des corps brûlés. Une extraction ratée. Kowalski lui doit la vie. Aujourd'hui, Kowalski doit lui prendre la sienne. C'est l'ordre des choses.

— La structure ne peut pas tenir, murmure Marcus pour lui-même.

Il se place derrière Vaugrenard. Il saisit le juge par les cheveux. Il force la tête vers l'arrière. Le cou est exposé. La peau est tendue. La carotide bat la chamade sous la graisse. Un rythme désordonné. 140 battements par minute.

— Le direct continue, dit Marcus. Le monde doit voir la fin de la procédure.

Il place le canon sur l'isthme du gosier. À nouveau. Mais cette fois, le doigt sur la détente exerce une pression de 1,5 kilo. Il ne manque que 500 grammes pour atteindre le point de rupture.

— Cinq. Quatre. Trois.

Marcus compte. Il n'est pas pressé. Il est précis.

La porte blindée explose.

Le C4 transforme le métal en projectiles. La pièce est envahie par une onde de choc qui brise les vitres du penthouse. Les rideaux en lin s'envolent. Les lumières vacillent. La poussière de plâtre sature l'air.

À travers le nuage blanc, les silhouettes noires du RAID apparaissent. Les lampes tactiques déchirent l'obscurité. Des rayons de lumière crue balayent la pièce.

— Lâchez l'arme ! Lâchez l'arme !

Marcus ne bouge pas. Il fait corps avec Vaugrenard. Il utilise le corps du juge comme un bouclier thermique et balistique.

Il fixe le point rouge d'un laser qui vient se poser sur son propre front. Juste au-dessus de la cicatrice de son arcade gauche.

— Procédure terminée, dit Marcus.

Le doigt se contracte.

Le 9mm quitte le canon à 360 mètres par seconde.

La détonation du Glock est couverte par les cris des hommes en noir.

Vaugrenard n'a pas le temps de comprendre. L'énergie cinétique pénètre la gorge. Elle déchire les tissus mous. Elle brise les vertèbres cervicales. Elle sectionne la moelle épinière.

Le sang gicle sur le clavier du Toughbook. Un rouge vif. Artériel.

Marcus lâche le corps. Il regarde le cadavre s'affaisser comme une structure dont on aurait retiré les piliers porteurs.

Il lève les mains. Il ne tient plus rien.

L'Architecte a terminé son œuvre. Le bâtiment est au sol.

— Feu ! hurle une voix.

Marcus ferme les yeux. Il attend l'impact. Il attend le silence final. Celui qu'aucune corruption ne peut acheter.

Le chapitre 10 s'arrête ici.

Le verdict est définitif.

Le solde est à zéro.

Chapitre 11

Fraternité d'Armes

Le silence n'existe pas. C'est une construction de l'esprit. Ici, dans le penthouse de Vaugrenard, le silence est un sifflement à 4000 Hertz. Les acouphènes. Le Glock 17 a parlé. Vaugrenard s'est tu. Définitivement.

L'hémoglobine sature la moquette. Un litre et demi s'est déjà échappé de la carotide sectionnée. Le sang est sombre. Presque noir sous les lampes tactiques. Il fume légèrement. La température corporelle du juge chute. Il n'est plus un homme. Il est une donnée biologique en cours de dégradation.

Marcus reste immobile. Les mains levées. À hauteur d'épaules. Paumes ouvertes. C'est la posture de la reddition. C'est aussi celle du tireur prêt à saisir une arme dissimulée. Les hommes du RAID le savent. Ils ne tirent pas encore. L'incertitude tactique les paralyse. Ils voient le corps du juge. Ils voient Marcus. Ils voient le vide dans ses yeux.

— Cible en visuel. Cible immobile.

La voix grésille dans l'intercom de Marcus. Oreillette gauche. Canal de secours du GIGN, jamais désactivé. Une fréquence fantôme.

À l'autre bout, le Commandant Kowalski.

Kowalski est dans le PC de crise. Un fourgon blindé garé trois cents mètres plus bas, quai d'Orsay. Devant lui, douze écrans. Des flux vidéo 4K. Des capteurs thermiques. Il voit la silhouette de Marcus en blanc éclatant sur fond bleu froid. La chaleur de la

vie. Une chaleur qui va s'éteindre.

— Marcus. Réponds-moi.

Marcus ne bouge pas les lèvres. Il utilise le micro laryngé, une fine bande de plastique noir serrée contre sa gorge. Les vibrations des cordes vocales suffisent.

— Kowalski. Tu es en retard.

— Le préfet a donné l'ordre. Assaut total dans trois minutes. Gaz, grenades aveuglantes, fragmentation. Ils ont l'autorisation de neutralisation définitive.

Marcus observe les points rouges sur son torse. Trois lasers. Un sur le sternum. Deux sur l'abdomen. Les tireurs du RAID cherchent le "T" mortel, la zone entre les yeux et la mâchoire. Ils hésitent. Marcus est une légende. On ne tire pas sur un dieu sans un instant de vertige.

— Vaugrenard est mort, dit Marcus. Le dossier est en ligne. 2,4 téraoctets de preuves. Les comptes, les noms, les dates. La justice est faite. Le reste n'est que de la logistique.

— La logistique va te transformer en passoire, Marcus. Descends l'arme. Pose-toi au sol. Mains derrière la nuque. Je peux encore négocier l'extraction.

— Mensonge tactique, Kowalski. Tu sais que non. Le ministre veut ma tête. Il veut que le dossier meure avec moi. Il a tort. Le cloud ne meurt pas.

En bas, dans la cage d'escalier, le groupe d'assaut numéro 2 progresse. Marcus entend le frottement du Kevlar contre le béton. Le cliquetis des mousquetons. Ils sont au 42ème étage. Encore deux.

— Tu as miné l'entrée, Marcus. Je vois les signatures thermiques au rez-de-chaussée. Des charges de C4 couplées à des billes d'acier. Si mes gars entrent par le bas, tu vas faire dix orphelins.

Marcus ferme les yeux. Il revoit le Mali. La poussière rouge. L'odeur de la sueur et du métal chaud. Kowalski, alors lieutenant, hurlant dans la radio, une jambe déchiquetée par une mine artisanale. Marcus l'avait porté sur quatre kilomètres. Sous un feu de mortier.

La dette. Elle est là. Elle pèse plus lourd que le gilet pare-balles.

— Les petits nouveaux, dit Marcus. La promotion "Vigneron". Ils ont vingt-trois ans, Kowalski. Ils croient encore que le bien et le mal sont des concepts géométriques.

— Ne les tue pas, Marcus. Pas eux.

Le ton de Kowalski a changé. La rigidité du commandement s'est fissurée. C'est la voix de l'homme qui a vu ses propres os à travers sa chair déchirée.

— J'ai programmé les détonateurs sur une fréquence tournante, reprend Marcus. Ils sautent à 20h10. Dans cent vingt secondes. Automatiquement.

— Donne-moi les codes.

— Si je te donne les codes, l'assaut sera plus rapide. Ils monteront par les ascenseurs de service. Ils seront ici en quarante secondes. Je réduis mon espérance de vie de moitié.

— Ton espérance de vie est déjà nulle, Marcus. Tu le sais. Sauve les gosses. C'est ton dernier acte d'architecte. Nettoie le chantier avant de partir.

Marcus regarde le corps de Vaugrenard. La flaque de sang a atteint le pied du bureau en acajou. Le reflet de la lune sur le sang. C'est presque beau. Une esthétique de la fin.

— Écoute bien, Kowalski. Je ne le dirai qu'une fois. Les unités de commande sont des boîtiers noirs de type RF-300. Ils sont fixés derrière les conduits d'aération du hall.

— Je t'écoute.

Kowalski tape frénétiquement sur un clavier. Ses doigts tremblent. C'est imperceptible pour les autres, pas pour lui.

— Code de désactivation : Alpha-Niner-Two-Zero-Zero. Fréquence de coupure : 433.92. Une fois entré, tu as cinq secondes pour couper le fil vert. Le vert, Kowalski. Pas le rouge. Le rouge est un piège à cons. Un déclencheur de pression.

— Reçu. Alpha-Niner-Two-Zero-Zero. Vert.

Kowalski hurle des ordres dans un autre canal. Marcus entend le chaos de l'autre côté. Les ordres. Les contre-ordres. La panique organisée.

Le point rouge sur le front de Marcus remonte légèrement. Le tireur a eu un spasme. Un manque de discipline. Marcus sourit intérieurement. La formation baisse.

— C'est fait, souffle Kowalski. Les boîtiers sont neutralisés. Les gosses sont en sécurité.

— Bien. Maintenant, finissons-en.

— Marcus... pourquoi ? Tu aurais pu fuir. On avait des plans pour ça. L'Amérique du Sud. Une autre identité.

— Pour quoi faire ? Regarder le monde pourrir depuis une plage de sable blanc ? Je suis un soldat, Kowalski. Pas un touriste. Ma fille est morte à cause de ce que ce type a libéré dans les rues. J'ai construit ce moment pendant trois ans. Chaque brique. Chaque câble. Chaque balle.

Une explosion sourde secoue le bâtiment. Les charges de rupture sur la porte blindée du penthouse.

Le panneau de métal de deux cents kilos s'arrache de ses gonds. Il vole à travers la pièce dans un fracas de fin du monde. La poussière de plâtre envahit tout. Un brouillard blanc, épais, opaque.

— Contact ! Contact !

Les lampes tactiques percent le nuage. Des sabres de lumière blanche. Marcus ne bouge pas. Il sent l'onde de choc dans ses poumons. Une pression familière. Réconfortante.

Il baisse lentement les mains.

— Cible en mouvement ! Cible en mouvement !

Marcus ne cherche pas son arme. Il cherche un petit boîtier noir dans sa poche gauche. Un déclencheur manuel. Un dernier recours. Non pas pour tuer, mais pour disparaître.

— Kowalski, tu te souviens de la règle numéro un au centre d'entraînement ?

La voix de Marcus est d'une sérénité absolue. Presque douce.

— Marcus, ne fais pas ça...

— La règle numéro un, Kowalski : "Ne laisse jamais de matériel sensible derrière toi."

Marcus presse le bouton.

Ce n'est pas une explosion. C'est une implosion thermique. Des charges de thermitite placées dans les serveurs du Toughbook et sous le plancher technique. 3000 degrés Celsius en une microseconde.

Le bureau de Vaugrenard devient un soleil miniature. Le métal fond. Le verre se transforme en liquide. Les preuves physiques se vaporisent. Seule reste la donnée numérique, déjà loin, sur mille serveurs anonymes.

Marcus est au centre du brasier. Il ne sent pas la douleur. Le cerveau sature avant que les récepteurs nerveux ne puissent envoyer le signal. Il est déjà ailleurs.

Les hommes du RAID reculent, protégés par leurs visières en polycarbonate qui commencent à cloquer sous la chaleur.

Kowalski regarde son écran. Le signal thermique est devenu blanc pur. Puis, brusquement, le noir. "No Signal".

Le commandant enlève son casque. Il est seul dans le fourgon de commandement. Autour de lui, les techniciens s'agitent. Les radios hurlent. Les sirènes des pompiers déchirent la nuit parisienne.

Kowalski sort un paquet de cigarettes de sa poche. Ses mains sont maintenant parfaitement stables. Il en allume une. La fumée est grise. Elle monte vers le plafond du fourgon.

— Adieu, Patron, murmure-t-il.

Le bâtiment au-dessus d'eux fume. Une colonne noire s'élève vers le ciel, masquant les étoiles. Paris regarde. Le monde regarde.

L'Architecte a détruit sa propre œuvre. Le solde est à zéro. Le bâtiment est vide.

Kowalski écrase sa cigarette sur le sol du fourgon blindé. Il remet son casque. Il a un rapport à écrire. Un rapport froid. Clinique. Chirurgical. Un rapport qui dira que Marcus est mort en criminel.

Mais Kowalski sait lire entre les lignes. Et les 200 000 spectateurs du direct aussi.

Le chapitre 11 se termine dans l'odeur du plastique brûlé et le froid de la nuit qui reprend ses droits.

La fraternité d'armes est une cicatrice. Elle ne guérit jamais. Elle change juste de couleur.

Chapitre 12

La Cage d'Escalier

Le béton aspire la lumière. L'air sent le plâtre frais et le soufre. Kowalski lève le poing gauche. La colonne se fige. Douze hommes. Une seule ombre sur le mur de la cage d'escalier de service.

L'obscurité est un linceul de poussière. Les néons du palier inférieur grésillent. 50 Hertz. Une fréquence qui ronge les tympan sous le casque lourd. Kowalski ajuste sa visière. La buée est son ennemie. Il respire par le nez. Un cycle lent. Quatre secondes d'inspiration. Quatre secondes d'expiration. Le rythme du prédateur.

Le premier homme de la colonne porte le bouclier balistique. Un mur de polyéthylène haute densité. 18 kilos de protection. Derrière, les canons des HK G36C pointent vers le vide. Les optiques Aimpoint projettent des points rouges sur le béton brut. Des lucioles de mort.

Marcus est là-haut. Kowalski le sait. Il sent sa présence. C'est une pression atmosphérique différente. Une densité de l'air.

— Progression, chuchote Kowalski dans l'ostéophone.

Les bottes Meindl ne font aucun bruit. La semelle vibre sur le gravier. Étage 4. Encore douze étages. Chaque marche est une seconde de vie arrachée au chronomètre. Le temps n'est plus une ligne. C'est un entonnoir.

Kowalski regarde le sol à la lampe tactique. Un faisceau étroit. 800 lumens. Il cherche le fil de nylon. Marcus ne laisse jamais une porte ouverte sans un prix à payer. Au

Mali, Marcus utilisait des fils de pêche et des grenades défensives russes. Ici, c'est Paris. Le luxe rencontre la boucherie.

Le commandant s'arrête. Il s'accroupit. Ses genouillères grincent contre le Kevlar. À dix centimètres de la botte du bouclier : un éclat. Un reflet métallique. Une mine à pression ? Non. Trop grossier. Marcus ne joue pas aux dés.

C'est une lentille de caméra. Un objectif de deux millimètres encastré dans le joint de dilatation du béton. Marcus les regarde. Il analyse leur formation. Il compte les hommes. Il voit la sueur sur leurs nuques.

— Caméra identifiée, dit Kowalski. Il sait qu'on arrive.

Il ne détruit pas l'objectif. Inutile. Marcus a déjà les données.

Étage 6. L'odeur change. L'ammoniac remplace le plâtre. La peur du juge Vaugrenard redescend par la gaine d'aération. Une odeur acide. Organique. La pisse et la sueur froide d'un homme qui réalise que son compte en banque ne peut pas acheter de pare-balles.

Kowalski sent une pointe dans sa cicatrice à l'épaule. Une vieille dette. Tombouctou. Une extraction sous un feu d'enfer. Marcus l'avait porté sur huit cents mètres. Le sang de Marcus coulait sur le visage de Kowalski. Un baptême de fer. Aujourd'hui, le sang coulera dans l'autre sens. La procédure est une machine sans mémoire.

— Contact visuel, annonce le bouclier.

Au palier du 8ème, un obstacle. Un fauteuil Louis XV. Il trône au milieu de l'escalier. Un anachronisme de bois doré et de soie rouge. Marcus l'a placé là. C'est une ponctuation. Un message.

Kowalski s'approche. Le fauteuil est piégé. Il le sait. Il ne regarde pas le siège. Il regarde le plafond. Un boîtier noir est fixé au-dessus du lustre provisoire. Un brouilleur de fréquence. Les radios grésillent. Un bruit blanc sature les oreilles.

— Passage en manuel, ordonne Kowalski par signes de main.

La colonne se sépare. Deux hommes à gauche. Deux hommes à droite. Le silence est maintenant total. Plus de radio. Plus de filet de sécurité. Juste le bruit des cœurs qui cognent contre les plaques de céramique. 110 battements par minute. Le stress de combat.

Kowalski dépasse le fauteuil. Il ne se passe rien. Marcus joue avec leurs nerfs. Il sature leur attention avec des leurres. La véritable menace est toujours là où on ne regarde pas.

Étage 10. La poussière de plâtre devient une brume. L'air est saturé. Les filtres des masques à gaz saturent. Kowalski sent le goût du calcaire sur sa langue. C'est sec. Chirurgical.

Il pense à la fille de Marcus. Chloé. Une overdose dans un squat de la Goutte d'Or. Le dealer avait un dossier propre. Grâce à Vaugrenard. Kowalski avait vu le dossier. Il avait vu les tampons officiels. La justice est une équation dont Marcus a décidé de changer les variables.

Une vibration sourde secoue les murs. Une explosion lointaine. Le C4 en bas. Les accès secondaires sont condamnés. Marcus verrouille la cage. Il veut ce tête-à-tête.

— On accélère, commande Kowalski d'un geste sec.

La colonne monte au pas de course. Le poids de l'équipement devient une brûlure. 40 kilos par homme. L'acide lactique tétanise les cuisses. Kowalski ignore la douleur. Il

est un automate. Un processeur de tactique urbaine.

Étage 14. La porte blindée menant au penthouse est en vue. Elle est fermée. Des câbles électriques courent sur le chambranle. Marcus a shunté le système de sécurité de l'immeuble. Il possède les caméras, l'éclairage, la climatisation. Il est l'architecte du chaos.

Kowalski lève son arme. Le point rouge se pose sur le viseur de la caméra thermique.

— Signal thermique détecté derrière la paroi, murmure le technicien effraction qui vient de coller un capteur sur le béton. Deux cibles. Une assise. Une debout. Distance : 3 mètres.

La cible debout, c'est Marcus. La cible assise, c'est le condamné.

Kowalski regarde sa montre. 19h58. Le direct commence dans 120 secondes. 200 000 personnes attendent le bourreau. Le RAID est le dernier rempart entre la civilisation et le lynchage numérique. Un rempart bien fragile.

— Préparation charge directionnelle, ordonne Kowalski.

L'artificier s'avance. Ses doigts sont agiles malgré les gants ignifugés. Il applique le boudin de plastique explosif sur les gonds. La gestuelle est précise. Un rituel. Une balle de 9mm dans la chambre d'un Glock, c'est de la mécanique. Une charge de C4 sur une porte, c'est de la poésie brutale.

Kowalski s'adosse au mur. Il ferme les yeux une seconde. Il revoit Marcus au Mali, fumant une cigarette devant l'horizon rouge.

"Kowalski, la loi c'est pour les vivants. La justice, c'est pour les morts."

Marcus avait raison. Marcus a toujours eu raison. C'est pour ça qu'il doit mourir. On ne laisse pas un homme avoir raison contre le système. Le système est une machine qui a besoin de ses erreurs pour fonctionner.

— Charge prête, signe l'artificier.

Kowalski saisit la poignée de son G36. Il sent le froid du métal.

— À mon signal. Trois. Deux. Un.

L'explosion n'est pas un bruit. C'est une gifle. Une onde de choc qui vide les poumons. La porte blindée est arrachée de ses gonds comme une feuille de papier. La poussière devient un mur opaque.

— Go ! Go ! Go !

La colonne s'engouffre dans le hall du penthouse. La moquette en soie étouffe les pas. Le luxe est partout. L'or, le marbre, le sang.

Kowalski entre le premier derrière le bouclier. Il voit le salon. Les baies vitrées ouvrent sur Paris. La tour Eiffel scintille au loin. Un phare inutile.

Au centre de la pièce, sous un projecteur de cinéma, le juge Vaugrenard est à genoux. Ses mains sont liées derrière le dos par des colliers Serflex. Son visage est une flaque de terreur grise.

Marcus est derrière lui. Sa main gauche agrippe les cheveux du juge. Sa main droite tient le Glock 17. Le canon est enfoncé dans la gorge de l'homme de loi. La bouche de Vaugrenard est grande ouverte, mais aucun son ne sort. Juste un sifflement d'air et de salive.

Marcus regarde Kowalski. Il ne sourit pas. Son visage est un masque de granit. Ses yeux sont des puits noirs.

— Tu es en retard, Commandant, dit Marcus. Sa voix est calme. Trop calme. Elle ne tremble pas. Elle ne porte aucune haine. Juste une certitude.

Les points rouges des douze G36 convergent sur le torse de Marcus. Il est une cible parfaite. Mais il a le juge comme bouclier.

— Pose l'arme, Marcus, dit Kowalski. Sa propre voix lui semble étrangère. Sèche.

— La procédure, Commandant. Toujours la procédure. Tu vas me dire que j'ai le droit à un avocat ? Vaugrenard est avocat. Il connaît bien les coulisses. Demande-lui combien coûte une vie de gamine.

Kowalski ne répond pas. Il ajuste sa visée. Il vise l'œil gauche de Marcus. La seule zone non protégée si Marcus porte un gilet.

Le compte à rebours sur l'écran géant derrière eux affiche 00:05.

— Marcus, ne fais pas ça.

— C'est déjà fait, Kowalski. Le verdict est tombé il y a longtemps. Je ne suis que l'exécution.

00:03.

Marcus appuie plus fort sur le canon. La peau du cou de Vaugrenard se tend jusqu'à la rupture. Le juge ferme les yeux. Une larme roule sur sa joue grasse. Une larme de pur égoïsme.

00:02.

Le doigt de Kowalski se crispe sur la détente. Il sait ce qui va se passer. Il connaît la balistique. La balle de 9mm Parabellum va traverser le larynx, briser les vertèbres cervicales et ressortir dans un nuage de pulpe rouge.

00:01.

Marcus regarde Kowalski une dernière fois. Un regard de frère. Un adieu de soldat.

— Adieu, Patron, murmure Kowalski.

00:00.

Le direct commence. L'image saute sur les écrans du monde entier. La lumière du projecteur devient aveuglante.

Le coup de feu ne ressemble pas à celui des films. C'est un claquement sec. Un bruit de branche cassée dans une forêt pétrifiée.

Le corps du juge s'effondre vers l'avant. Marcus reste debout une fraction de seconde, le bras tendu, immobile. Il est une statue de la Liberté cynique. Puis, les douze hommes du RAID ouvrent le feu simultanément.

Le salon devient un hachoir. Les vitres explosent sous l'impact des projectiles. L'air de Paris s'engouffre dans la pièce, froid et indifférent.

Kowalski ne tire pas. Il regarde Marcus se désintégrer sous l'impact des munitions à haute vitesse. Le corps de l'Architecte danse une gigue macabre avant de s'écraser sur le marbre.

Le silence revient. Plus de 50 Hertz. Plus de respiration. Juste le sifflement du vent et le crépitement d'un circuit électrique court-circuité.

Kowalski s'approche des corps. Le sang de Vaugrenard et celui de Marcus se mélangent sur la soie. C'est le même rouge. La même viscosité. La mort est le seul égalisateur efficace.

Le commandant sort son paquet de cigarettes. Ses mains sont maintenant parfaitement stables. Il en allume une. La fumée est grise. Elle monte vers le plafond criblé d'impacts.

Il regarde la caméra 4K qui continue de tourner. 200 000 spectateurs. Le direct n'est pas coupé. Ils ont tout vu. Marcus a gagné. Il a transformé son exécution en un acte fondateur.

Kowalski écrase sa cigarette sur le sol du penthouse. Il remet son casque. Il a un rapport à écrire. Un rapport froid. Clinique. Chirurgical.

Le chapitre 12 se termine dans l'odeur du plastique brûlé et le froid de la nuit qui reprend ses droits. La cage d'escalier est vide. Le béton a tout absorbé.

La fraternité d'armes est une cicatrice. Elle ne guérit jamais. Elle change juste de couleur. Elle devient noire comme l'âme d'un Architecte.

Chapitre 13

Impact de Surface

20h04.

L'air du penthouse est saturé d'ozone et d'ammoniaque. La climatisation crache un flux constant à 19 degrés. Insuffisant pour masquer l'odeur de la peur organique. Le juge Vaugrenard est une masse flasque de laine vierge et de terreur. Il est à genoux sur la moquette en soie. Ses mains, autrefois habituées à manipuler le Code Pénal, sont liées par des colliers de serrage en nylon. Type Colson. Résistance à la traction : 80 kilos.

Le canon du Glock 17 s'enfonce dans l'isthme de son gosier. Le métal est froid. La peau de Vaugrenard est brûlante. La sueur lubrifie le contact. Marcus maintient une pression constante de 500 grammes. Juste assez pour provoquer un réflexe de déglutition douloureux.

Marcus regarde l'objectif de la caméra 4K. La lentille Zeiss capture chaque pore, chaque ride, chaque mensonge. L'Architecte ne cligne pas des yeux. Ses pupilles sont des trous noirs. Pas de haine. Pas de plaisir. Juste une procédure en cours d'exécution.

Sur la tablette fixée au trépied, le compteur s'affole. 1 042 300 spectateurs. Le trafic sature les serveurs miroirs aux Seychelles. Le flux est crypté en AES-256.

Inattaquable en temps réel.

— Parlez, dit Marcus.

Sa voix est un frottement de plaques tectoniques. Sèche. Sans harmonique.

Vaugrenard essaie d'articuler. Le canon du Glock bloque son larynx. Un gargouillis s'échappe de ses lèvres bleuies. Il y a de la salive sur le guidon de l'arme. Marcus décale le canon d'un centimètre vers la carotide.

— Les fonds, Vaugrenard. Les comptes. Maintenant.

Le juge gémit.

— Je... j'ai des noms. Je peux vous donner des noms. Ministres. Préfets. Je... ne me tuez pas. J'ai de l'argent. Beaucoup d'argent.

Marcus ne répond pas. Il regarde l'écran de contrôle. Les commentaires défilent à une vitesse illisible. Une traînée blanche de rage numérique. Le peuple veut du sang. La démocratie directe est un hachoir à viande.

À l'extérieur, le silence de la nuit parisienne est découpé par le rotor d'un EC145 de la Gendarmerie. Le faisceau du projecteur balaie la façade en verre. Marcus ne bouge pas d'un millimètre. Il connaît le protocole du RAID. Kowalski est sur le palier. Il prépare la charge de rupture. Cadre de C4. Détonation millisecondée. Ils entreront par la porte blindée et par les baies vitrées simultanément.

Temps estimé avant l'assaut : 180 secondes.

Marcus active le split-screen sur le direct. À gauche, le visage décomposé du juge. À droite, le dossier "Acquittements". Les photos défilent. Des visages d'enfants. Des dates. Des montants de virements offshore. 150 000 euros pour une prescription. 200 000 pour un vice de procédure fabriqué.

Le verdict de la cour d'assises n'était qu'une ligne de comptabilité.

— Le dossier 88-B, murmure Marcus. Ma fille, Vaugrenard. Julie.

Le juge écarquille les yeux. La reconnaissance est une décharge électrique. Ses sphincters lâchent. Une tache sombre s'étend sur le pantalon à 4000 euros. L'odeur d'urine rejoint celle de la sueur. La décomposition physiologique est complète.

— Je ne savais pas... Marcus, je vous jure... Je ne savais pas que c'était la vôtre.

— Ça n'aurait rien changé, répond Marcus. C'est ça, le problème.

Marcus appuie sur une touche du clavier déporté. Un bouton rouge apparaît sur les écrans du million de spectateurs.

[EXÉCUTER]

Le texte clignote. Le script Python récupère les données en temps réel. Un vote par adresse IP. Pas de retour en arrière.

20h06.

Le compteur de votes s'emballe. 200 000. 450 000. 800 000. La barre de progression est une lame de rasoir qui avance vers la gorge de Vaugrenard.

— Ils votent, dit Marcus. Vous entendez ? Le silence des serveurs. C'est le bruit de votre fin.

Derrière la porte blindée, un bruit sourd. Un choc métallique. Le RAID place les vérins. Kowalski sait qu'il n'a plus de temps. Il va devoir sacrifier Marcus pour sauver l'ordure. La loi est une structure rigide. Elle ne supporte pas les exceptions, même pour la justice.

Marcus sent la vibration dans le sol. Il ajuste sa position. Il passe en position de tir IPST. Coude verrouillé. Appui stable. La queue de détente du Glock a une course de 12 millimètres. Le poids de départ est de 2,5 kilos. Marcus a déjà effacé 10 millimètres.

— Pitié... bégaye Vaugrenard. J'ai une famille...

— Julie aussi, dit Marcus.

Il regarde l'écran.

98% pour l'exécution. 1 200 000 votants. Le peuple a parlé. La sentence est sans appel.

Marcus reporte son attention sur la porte. Il sait exactement où la charge va exploser. Il a miné le faux plafond avec des billes d'acier et de la poudre noire. Une contre-mesure artisanale. Efficace.

— Kowalski ! hurle Marcus. Ne franchis pas cette porte !

Le silence revient de l'autre côté. Marcus sait que Kowalski écoute. Il l'imagine, le visage mangé par sa barbe, le doigt sur le détonateur, le cœur lourd d'une fraternité d'armes qui se meurt.

— Marcus, dépose l'arme ! la voix de Kowalski traverse le blindage. On peut encore arranger ça. Ne fais pas ça en direct. Pas comme ça.

— C'est déjà fait, Commandant. La surface est impactée. Le reste n'est que de la physique.

Marcus regarde Vaugrenard une dernière fois. Le juge n'est plus un homme. C'est un

déchet biologique en attente de traitement.

20h07.

Le bouton "Exécuter" sur la tablette passe au noir fixe. Le vote est clos.

Le signal envoyé par le serveur active un relais Bluetooth sur le Glock de Marcus. Une petite modification technique. Un solénoïde fixé à la garde.

Marcus lâche l'arme.

Elle ne tombe pas. Il la maintient juste par le canon, le doigt hors du pontet. Le mécanisme est maintenant autonome. C'est la foule qui va presser la détente. Un million de doigts invisibles sur une seule gâchette.

— Regardez l'objectif, Vaugrenard. Soyez précis pour la postérité.

Le juge hurle. Un cri animal. Aigu. Insupportable.

Soudain, la porte blindée explose. Un flash blanc. Une onde de choc qui brise les verres de cristal sur le bar. La fumée envahit la pièce. Les lasers rouges des unités d'intervention découpent le brouillard. Cinq, six, dix points rouges dansent sur le torse de Marcus.

Marcus ne bouge pas. Il sourit. Un rictus de cadavre.

Le solénoïde s'active. Un clic métallique net.

Le percuteur frappe l'amorce de la cartouche de 9mm Parabellum. La poudre vive brûle. La pression monte à 2600 bars dans la chambre. La balle chemisée de cuivre quitte le canon à 360 mètres par seconde.

L'impact est immédiat.

La balle pénètre par l'isthme du gosier, déchire la trachée, sectionne la carotide interne et vient se loger dans la deuxième vertèbre cervicale. L'énergie cinétique est transférée intégralement. La tête de Vaugrenard bascule en arrière avec une violence inouïe.

Un jet de sang artériel pulvérise la lentille de la caméra 4K. Le rouge envahit les écrans du monde entier. Puis, le noir.

— CONTACT ! hurle une voix dans la fumée.

Marcus lève les mains. Il n'a plus d'arme. Il n'a plus de but. Il n'est plus qu'une cible.

Kowalski entre le premier. Il voit le corps de Vaugrenard s'effondrer comme un château de cartes. Il voit Marcus, debout, calme au milieu du chaos.

— Ne tirez pas ! ordonne Kowalski.

Trop tard.

L'adrénaline des hommes de pointe est une machine sans frein. Un jeune opérateur, nerveux, voit le mouvement de Marcus vers sa poche intérieure. Un réflexe. Une erreur de parallaxe dans la fumée.

Le premier projectile de 5.56mm frappe Marcus à l'épaule droite. Le choc le fait pivoter. Le deuxième impact déchire le sternum. Le troisième pénètre le foie.

Marcus recule. Ses talons rencontrent le rebord du marbre. Il ne sent pas la douleur. Il sent juste le froid de Paris qui s'engouffre par les vitres brisées. C'est une sensation

familière.

Il tombe.

Son corps frappe le sol avec un bruit sourd. Le sang de l'Architecte commence sa lente migration vers celui du juge. Les deux fluides se rejoignent au pied du trépied de la caméra.

Kowalski se jette à genoux aux côtés de Marcus. Il plaque ses mains sur la plaie du thorax. Le sang chaud gicle entre ses doigts gantés de Kevlar.

— Pourquoi, Marcus ? Pourquoi t'as fait ça ?

Marcus ouvre la bouche. Un filet de sang s'écoule de sa commissure. Il regarde le plafond. Il voit les étoiles à travers les trous de balles dans le toit.

— Le... le verdict... murmure-t-il. Il est... définitif.

Ses yeux se fixent. La lumière s'éteint. Le processeur s'arrête.

Kowalski reste là, les mains rouges, au milieu des débris de verre et de la fumée de poudre. Autour de lui, les hommes du RAID sécurisent la zone. Des ombres noires et anonymes.

Le silence revient sur le penthouse. Un silence de mort. Un silence de 50 Hertz.

Le commandant retire ses gants. Il regarde ses mains trembler. Pour la première fois de sa carrière. Il ramasse le Glock de Marcus. Il est encore chaud.

Sur la tablette, un dernier message s'affiche avant que le serveur ne s'autodétruise :

MISSION ACCOMPLIE. ARCHIVE CLÔTURÉE.

Le vent de la nuit souffle sur Paris. En bas, les sirènes hurlent. Le spectacle est fini.
La justice a été rendue. Elle a le goût du plomb et l'odeur du fer.

Kowalski se lève. Il a un rapport à écrire. Un rapport froid. Clinique. Chirurgical.

Le chapitre de l'Architecte est terminé. La cicatrice, elle, ne fera que s'agrandir.

Chapitre 14

Brèche Explosive

19:59:00.

Le décompte s'affiche en rouge sur l'écran de l'iPad Pro. Le trépied est stable. La connexion fibre est symétrique. Flux montant : 800 Mbps. La latence est nulle.

À l'écran, le compteur des spectateurs grimpe de façon exponentielle. 212 405 connexions. Le serveur crypté tient le choc. Le "Dark Web" n'a jamais porté aussi bien son nom. Les commentaires défilent à une vitesse illisible. Un chaos de caractères ASCII et de haine pure.

Vaugrenard est une masse flasque. 115 kilos de chair corrompue affalés sur la moquette de soie. Ses genoux ont lâché il y a dix minutes. Son sphincter aussi. L'odeur de l'ammoniaque sature l'air purifié du penthouse. L'urine est chaude. Elle imbibe le pantalon en laine froide à quatre mille euros.

Marcus maintient la pression. Le canon du Glock 17 s'enfonce dans les tissus mous, juste sous l'angle de la mâchoire. L'isthme du gosier est comprimé. Vaugrenard émet des bruits de succion. Sa respiration est un râle mécanique.

— Silence, dit Marcus.

Le mot est un couperet. Sec. Net. Sans appel.

Marcus ne transpire pas. Son rythme cardiaque est à 62 battements par minute. Un métronome de combat. Sa main droite est une pièce d'ingénierie. L'index repose sur la

queue de détente. Pression de 2,5 kilos. Le Glock est en "Safe Action". Pas de sûreté externe. La seule sécurité est la volonté de l'homme qui le tient.

Dehors, Paris est une carte postale floue derrière le triple vitrage. Les gyrophares du RAID strient la nuit de bleus électriques. Des insectes lumineux qui s'agitent en bas, à soixante mètres de profondeur.

19:59:30.

Le canal audio de l'unité d'assaut grésille dans l'oreillette de Marcus. Il a piraté leur fréquence il y a une heure.

— *Alpha 1 à tous. Brèche imminente. Charge de C4 installée. Compte à rebours à mon top.*

C'est la voix de Kowalski. Grave. Fatiguée. Une voix de fumeur de gitanes et de vieux barroudeur. Marcus reconnaît l'inflexion. Kowalski a peur. Pas pour lui. Pour ce qu'il va trouver derrière la porte.

— Je sais que tu es là, Kowalski, murmure Marcus.

Il ne s'adresse pas à l'oreillette. Il s'adresse au vide.

Sur l'écran, les dossiers défilent. Le script automatisé de Marcus balance les preuves. Factures de comptes aux Caïmans. Enregistrements audio. Photos de fillettes dans une villa de Marbella. Le visage de Vaugrenard y est net. Haute définition. On y voit son sourire carnassier. Son arrogance de prédateur intouchable.

Le chat explose. Le verdict populaire est une marée noire.

TUE-LE.

CRÈVE-LE.

JUSTICE.

19:59:45.

Marcus ajuste sa position. Il s'accroupit. Ses muscles striés se tendent sous son pull technique en Kevlar noir. Son centre de gravité est bas. Stable. Il aligne l'axe du canon avec la deuxième vertèbre cervicale du juge. L'atlas et l'axis. Le point de rupture de la machine humaine.

— Marcus... pitié...

Vaugrenard pleure. C'est une décomposition chimique. Les larmes se mélangent à la sueur acide. Ses yeux injectés de sang cherchent un contact visuel. Marcus regarde le mur. Il regarde le vide. Il n'y a personne dans le costume de Marcus. Juste une procédure en cours d'exécution.

— La pitié est un concept hors budget, dit Marcus.

19:59:55.

— *Top brèche !* hurle Kowalski dans la radio.

L'explosion n'est pas un bruit. C'est une gifle physique.

La porte blindée du penthouse, sept quintaux d'acier et de chêne, est arrachée de ses gonds par la charge de C4. L'onde de choc brise les vitrines de cristal à l'autre bout de la pièce. Les particules de poussière et de plâtre saturent instantanément l'air.

Le système de sécurité incendie se déclenche. Les sprinklers libèrent une pluie fine. Stérile.

Marcus ne bouge pas. Il n'est pas surpris. Il a calculé la déflagration. Il utilise l'aveuglement des assaillants.

— *FLASHBANG !*

Une grenade assourdissante roule sur la moquette. Un éclair de deux millions de candelas. 170 décibels. Un mur de lumière et de son conçu pour court-circuiter le système nerveux central.

Marcus ferme les yeux une fraction de seconde avant l'impact. Il expire. Lentement.

Le monde devient blanc. Puis gris. Ses oreilles sifflent. Le 50 Hertz.

À travers la fumée, des silhouettes noires apparaissent. Des ombres lourdes. Des visages masqués par des visières en polycarbonate. Des canons de HK MP5 équipés de lampes tactiques. Les faisceaux balayent la pièce comme des sabres laser.

— Police ! Lâche ton arme ! À terre !

Kowalski est en tête. Il pointe son arme vers Marcus. Il voit la scène. Le juge à genoux. Marcus, calme, le canon collé au cou de la cible.

Le direct continue. Les 200 000 spectateurs voient le RAID entrer. C'est la fin du film. Le climax.

— Marcus, pose ça ! hurle Kowalski. On peut encore gérer ! C'est fini !

Marcus regarde Kowalski. Pour la première fois, il y a une étincelle dans ses yeux clairs. Une reconnaissance. Une fraternité de cimetièrè.

— C'est déjà géré, commandant.

20:00:00.

Le verdict s'affiche en plein écran sur l'iPad : *COUPABLE (99,8%)*.

Marcus presse la queue de détente.

Le cycle mécanique du Glock est un miracle de précision. Le percuteur frappe l'amorce. La poudre vive déflagre. La pression des gaz propulse l'ogive de 9mm Parabellum à expansion.

Vitesse initiale : 360 mètres par seconde.

Distance : 2 centimètres.

La balle entre sous la mâchoire. Elle ne ressort pas. Elle est conçue pour se fragmenter à l'impact. Elle transforme l'intérieur du crâne de Vaugrenard en une soupe de tissus et d'esquilles osseuses. L'énergie cinétique est intégralement transférée.

La tête du juge bascule vers l'arrière avec une violence inhumaine. Un bruit de branche sèche qui casse. L'atlas explose. L'axis est pulvérisé. Les connexions nerveuses sont sectionnées instantanément.

Le corps de Vaugrenard s'effondre comme une marionnette dont on a coupé tous les fils d'un seul coup.

C'est propre. C'est définitif.

— *FEU ! FEU ! FEU !*

Le RAID réagit par réflexe. Un barrage de plomb.

Marcus reçoit la première balle dans l'épaule gauche. L'impact le fait pivoter. La deuxième percute le thorax. Le gilet en Kevlar arrête le projectile mais l'énergie brise trois côtes. La troisième balle trouve la faille. Entre les plaques. Sous l'aisselle. Elle déchire le lobe inférieur du poumon droit.

Marcus recule. Ses talons heurtent le pied du trépied. L'iPad tombe. L'image bascule. On ne voit plus que le plafond, les moulures XVIIIe et la fumée qui danse dans la lumière des lampes tactiques.

Il tombe. Lourdemment.

Le sang de l'Architecte commence sa lente migration vers celui du juge. Les deux fluides se rejoignent au pied du trépied de la caméra. Le sang de Vaugrenard est épais, chargé de graisses saturées. Celui de Marcus est rouge vif. Oxygéné.

Kowalski se jette à genoux aux côtés de Marcus. Il plaque ses mains sur la plaie du thorax. Le sang chaud gicle entre ses doigts gantés de Kevlar. Les gants se gorgent de liquide. La texture est visqueuse.

— Pourquoi, Marcus ? Pourquoi t'as fait ça ?

La voix de Kowalski tremble. Un commandant du RAID ne tremble pas. Mais Kowalski n'est plus un commandant. Il est un homme qui voit son instructeur mourir dans une mare de culpabilité nationale.

Marcus ouvre la bouche. Un filet de sang s'écoule de sa commissure. Il regarde le plafond. Il voit les étoiles à travers les trous de balles dans le toit, là où les projectiles perdus ont percé la verrière.

Le froid s'installe. Ce n'est pas le froid de la climatisation. C'est le froid systémique.

La défaillance des pompes. L'arrêt des processeurs.

— Le... le verdict... murmure-t-il.

Chaque mot coûte un litre d'air. Ses poumons se remplissent de fluide.

— Il est... définitif.

Ses yeux se fixent. La pupille se dilate. La lumière s'éteint. Le processeur s'arrête. Le code est exécuté. La boucle est bouclée.

Kowalski reste là, les mains rouges, au milieu des débris de verre et de la fumée de poudre. Autour de lui, les hommes du RAID sécurisent la zone. Des ombres noires et anonymes qui vérifient les placards, les coins, les angles morts. Des techniciens du néant.

Le silence revient sur le penthouse. Un silence de mort. Un silence de 50 Hertz, ce grésillement électrique résiduel que seul le vide permet d'entendre.

Le commandant retire ses gants. Le velcro s'arrache avec un bruit de déchirure. Il regarde ses mains trembler. Pour la première fois de sa carrière. Il ramasse le Glock de Marcus. Il est encore chaud. L'acier conserve la température de la main de son propriétaire.

Sur la tablette, tombée au sol, un dernier message s'affiche avant que le serveur ne s'autodétruisse par un script de wipe total :

MISSION ACCOMPLIE. ARCHIVE CLÔTURÉE.

Le vent de la nuit souffle par la porte arrachée. Il s'engouffre dans le penthouse, dispersant l'odeur de la poudre et de la mort. En bas, les sirènes hurlent toujours. Elles

ne servent plus à rien. Le spectacle est fini. Les spectateurs se déconnectent un par un, retournant à leur anonymat, repus de sang et de justice expéditive.

La justice a été rendue. Elle a le goût du plomb et l'odeur du fer. Elle n'est pas belle. Elle est nécessaire.

Kowalski se lève. Ses articulations craquent. Il a un rapport à écrire. Un rapport froid. Clinique. Chirurgical. Il va devoir expliquer comment un seul homme a fait vaciller l'institution en vingt minutes. Il va devoir expliquer pourquoi il n'a pas tiré plus tôt.

Le chapitre de l'Architecte est terminé. La cicatrice, elle, ne fera que s'agrandir. Elle traversera la ville, les tribunaux et les mémoires.

Kowalski regarde une dernière fois le corps de Marcus. Puis celui de Vaugrenard.

Deux tas de viande. Une seule balle.

L'Architecte avait toujours eu le sens de l'économie de moyens.

Il sort du penthouse. Il marche sur les débris de verre. Chaque pas est un craquement qui résonne dans le silence de Paris.

20:05:00.

Le monde continue de tourner. Mais plus sur le même axe.

Chapitre 15

9mm Parabellum

19:58:12.

Le penthouse du 42ème étage est un bocal de verre et de carbone. À l'intérieur, l'air est raréfié. La climatisation s'est arrêtée quand j'ai sectionné le circuit secondaire. L'odeur a changé. Ce n'est plus le parfum de synthèse "Cuir de Toscane". C'est l'ammoniacque. La sueur de Vaugrenard. L'urine qui sature son pantalon en laine froide à quatre mille euros.

Le juge est à genoux. Une position qu'il n'a jamais pratiquée, sauf peut-être devant son coffre-fort. Ses mains sont liées par des colliers de serrage en nylon. Type industriel. Résistance à la traction : 80 kilos. Il ne s'échappera pas. Ses rotules craquent sur la moquette en soie. Un bruit de branches sèches.

Je tiens le Glock 17. Gen 5. Finition nDLC. Canon fileté. Pas de silencieux. Le bruit fait partie du verdict. La culasse est froide contre la paume de ma main gauche. Ma main droite serre la crosse texturée. Mon index est allongé le long de la carcasse. Discipline de tir. Règle numéro 3.

Sur la tablette de contrôle, posée sur le bureau en ébène, les chiffres défilent. Le flux est stable. 212 405 spectateurs. La bande passante est saturée. Le script de chiffrement AES-256 tient le choc. Les serveurs miroirs en Islande et au Panama absorbent les tentatives de déni de service de la DGSI. Ils essaient de couper le signal. Ils échouent.

— Marcus... écoutez-moi.

La voix de Vaugrenard est un gargouillis. Ses cordes vocales sont comprimées par le canon du Glock. J'ai enfoncé l'acier juste sous l'os hyoïde. Là où la peau est fine. Là où l'on sent battre la peur.

— Silence, je réponds.

Ma voix est neutre. Une fréquence plate. 440 Hertz. Aucune inflexion. Je ne suis pas en colère. La colère est une déperdition d'énergie. Je suis un vecteur. Une trajectoire.

— Je peux... je peux tout annuler. Les dossiers. L'argent. J'ai huit millions sur un compte à Singapour. Pas de traçabilité. C'est à vous. Tout est à vous.

Il pleure. Les larmes coulent dans les rides de son visage bouffi. Elles se mélangent à la sueur. C'est pathétique. Physiologiquement, il est déjà en état de choc. Rythme cardiaque estimé : 140 battements par minute. Saturation en oxygène en chute libre.

Je regarde l'écran.

****VOTE EN COURS : COUPABLE / NON-COUPABLE****

Le curseur rouge sature l'espace. 99,2%. La sentence populaire est unanime. La démocratie numérique dans sa forme la plus pure. La plus brutale. Pas de jurés intimidés. Pas de vices de procédure. Juste la volonté de deux cent mille paires d'yeux.

— Le peuple a tranché, Vaugrenard.

— Ils ne savent rien ! Ils sont stupides ! Je suis la Loi !

Sa voix monte dans les aigus. Une erreur tactique. L'arrogance est un poids mort.

Je vérifie ma montre. 19:59:10.

En bas, le périmètre est bouclé. Je vois les gyrophares bleus qui strient le plafond. On dirait des signaux de détresse dans un océan d'asphalte. Kowalski est là-bas. Je connais sa méthode. Il a placé ses tireurs d'élite sur le toit de l'hôtel de luxe en face. Distance : 142 mètres. Angle de tir : 15 degrés. Ils attendent que je passe devant une baie vitrée. Ils attendent une faille.

Je reste dans l'ombre portée du pilier porteur. Angle mort.

Un bruit sourd résonne dans la cage d'escalier. Un impact métallique. Le RAID vient d'atteindre le 41ème étage. Ils utilisent un bélier hydraulique sur la porte de service. Temps estimé avant l'entrée en zone : 45 secondes.

Je déplace mon doigt. Il trouve la détente. La sensation du polymère est familière.

La munition dans la chambre est une 9x19mm Parabellum. Hornady Critical Duty. 135 grains. Pointe creuse avec insert en élastomère. Conçue pour une expansion maximale. Conçue pour ne laisser aucune chance.

Vitesse initiale : 360 mètres par seconde.

Je visualise la balistique. À cette distance, deux centimètres, il n'y a pas de trajectoire. Il n'y a qu'un transfert d'énergie cinétique pur. La détonation va créer une onde de choc immédiate. Les gaz brûlants vont dilater les tissus avant même que le projectile ne les déchire.

— Une dernière déclaration ? je demande.

Vaugrenard ouvre la bouche. Ses dents sont jaunies par le tabac et le café hors de prix.

Il veut supplier. Il veut négocier sa propre viande.

— Ma fille, je murmure.

Il s'arrête. Ses yeux s'écarquillent. Il se souvient. Le dossier 2019-XP-442. Le dealer libéré pour un vice de forme à 50 000 euros. Ma fille retrouvée dans un squat de Saint-Denis. Une seringue vide. Le cœur arrêté.

Le regard de Vaugrenard change. Il comprend que l'argent n'existe plus. Que le monde vient de se réduire à un tube d'acier de 114 millimètres.

19:59:55.

Le compte à rebours sur la tablette passe au rouge sang.

5.
4.
3.

Je sens la vibration de la porte blindée. Le C4 vient d'être posé. Kowalski va donner le signal.

2.

Je presse la détente. Le mur de pression.

1.

Le coup part.

Le recul est sec. Linéaire. La culasse recule à une vitesse fulgurante, éjectant l'étui

brûlant qui tinte sur le sol en marbre. Un son cristallin dans le chaos.

La balle quitte le canon. La détonation est assourdissante dans l'espace clos. 160 décibels. Mes oreilles sifflent, mais mon esprit reste froid.

L'impact.

La munition pénètre l'isthme du gosier. L'insert en élastomère se comprime, forçant les parois de plomb à s'ouvrir comme une fleur d'acier. Le diamètre du projectile triple en une fraction de milliseconde. Il pulvérise les vertèbres cervicales C3 et C4. La moelle épinière est sectionnée net. Le signal électrique entre le cerveau et le corps est coupé.

Vaugrenard cesse d'être un homme. Il devient un objet.

La pression hydrostatique fait éclater l'artère carotide et la veine jugulaire. Un jet de sang artériel, rouge vif, frappe la moquette en soie. Un motif abstrait. La mort est une artiste brutale. L'arrière du crâne du juge, l'occipital, explose sous la force de sortie. Des fragments d'os et de matière grise sont projetés contre le bureau en ébène.

Vaugrenard s'effondre vers l'avant. Un sac de viande inutile.

BOUM.

L'explosion de la porte blindée synchronise son souffle avec la mort du juge. Les gonds volent. La poussière de plâtre et de béton envahit la pièce. Le silence qui suit est un mensonge.

— CONTACT ! CONTACT ! CONTACT !

Les cris des hommes du RAID. Les faisceaux des lampes tactiques percent le

brouillard de poussière. Des colonnes de lumière blanche qui cherchent ma silhouette.

Je ne bouge pas. Je reste debout devant le cadavre. Le Glock est bas, le long de ma cuisse. La fumée s'échappe encore de la chambre d'éjection. Une volute grise. Une odeur de soufre.

— LÂCHE TON ARME ! MARCUS, POSE ÇA !

C'est Kowalski. Je reconnais sa voix de papier de verre. Il est en tête de colonne. Son bouclier balistique brille sous les néons.

Je tourne lentement la tête vers lui. Mon visage est une page blanche. Pas de haine. Pas de satisfaction. Juste le constat d'une tâche accomplie. Le travail de l'Architecte est terminé. Les fondations étaient pourries. J'ai posé les charges. J'ai appuyé sur le bouton.

Je regarde la tablette au sol. L'écran est maculé d'une goutte de sang.

MISSION ACCOMPLIE. ARCHIVE CLÔTURÉE.

Le script d'autodestruction se lance. Les données s'effacent. Les 212 000 spectateurs voient un écran noir. La fin du spectacle.

Je lève lentement le bras droit. Pas pour viser. Juste pour leur offrir une cible. Une conclusion logique.

— Ne fais pas ça, Marcus... murmure Kowalski derrière son masque.

Je vois son index hésiter sur la détente de son HK G36. Il sait. Il se souvient du Mali. De la poussière d'Afrique. De la fraternité qui nous liait avant que la justice des hommes ne devienne une parodie.

Je souris. C'est peut-être la première fois depuis des années. Un mouvement mécanique des muscles zygomatiques.

Je pivote vers la baie vitrée. Je m'expose. En plein centre du réticule du tireur d'élite en face. Je vois le reflet de l'optique sur le toit d'en face. Une petite étoile de lumière.

La physique est une science exacte.

L'action entraîne une réaction égale et opposée.

Le premier impact me frappe à l'épaule gauche. Une .308 Winchester. L'énergie me fait pivoter. Je ne sens pas la douleur. Mon système nerveux est saturé d'endorphines de combat.

Le deuxième tir est plus précis. Il traverse le sternum. Le poumon droit s'affaisse instantanément. Ma respiration devient un sifflement humide. L'air s'échappe par un orifice qui n'était pas là il y a une seconde.

Je tombe.

Mes genoux frappent la soie. C'est doux. Presque confortable.

Le monde devient gris. Les voix de Kowalski et de ses hommes s'éloignent. Ils crient des ordres médicaux. "Garrot !", "QuickClot !", "Massage !". Des mots inutiles. On ne répare pas une structure dont on a brisé les piliers.

Je sens l'acier de mon Glock contre ma main. Il est encore chaud. Il conserve la température de mon sang. C'est ma seule compagnie dans cette transition.

Le vent de la nuit s'engouffre par la porte arrachée. Il disperse l'odeur de la poudre. Il nettoie la pièce de la puanteur de Vaugrenard.

Je ferme les yeux.

20:05:00.

Le rapport sera froid. Il sera clinique. Il sera chirurgical.
Deux tas de viande. Une seule balle de 9mm.

L'Architecte a toujours eu le sens de l'économie de moyens.

Le silence revient sur Paris. La cicatrice, elle, commence à peine à s'ouvrir. Elle sera profonde. Elle sera définitive.

Le reste n'est que de la logistique.

Chapitre 16

Nettoyage de Zone

La botte de Kowalski écrase un éclat de verre. Le bruit est net. Fréquence haute. Le verre appartient à une table basse signée Starck. Valeur : huit mille euros. Utilité actuelle : nulle.

Je ne bouge pas. Mon dos est contre le montant en acajou du bureau. Ma main droite serre encore la crosse du Glock. La température de l'acier chute. L'isothermie avec l'air ambiant est presque atteinte. 19 degrés Celsius.

Kowalski est en position basse. Son HK416 est calé dans le creux de l'épaule. Le pointeur laser dessine un point rouge sur mon sternum. Juste à côté de l'orifice d'entrée de la .308. Le sang est une nappe sombre. Il sature les fibres de la moquette. La capillarité est efficace. La tache s'étend de douze millimètres par minute.

— Marcus.

Sa voix est rauque. Le Kevlar de son gilet frotte contre son menton. Il ne lâche pas son optique. Il analyse la menace. Je suis la menace. Un homme de 92 kilos avec une perforation pulmonaire et une hémorragie interne massive.

— Zone sous contrôle, dit-il dans son micro de gorge. Cible localisée. Envoyez le Medevac. Maintenant.

Derrière lui, trois hommes entrent en éventail. Unité de quatre. Classique. Propre. Ils couvrent les angles. Les canons balayent la pièce. Ils ignorent le cadavre de Vaugrenard. Vaugrenard n'est plus un paramètre. C'est un déchet biologique de

soixante-cinq kilos. Sa carotide est une section béante. Le 9mm Parabellum a fait son travail. L'expansion du projectile a broyé les vertèbres cervicales C3 et C4. La mort a été instantanée.

Je tourne la tête vers la droite. Le mouvement provoque une décharge électrique le long de ma colonne. Mes neurones envoient des signaux d'alerte. Le cerveau traite la douleur comme une donnée parasite. Je la filtre.

À trente centimètres de ma main gauche, le serveur de streaming ronronne. Une tour noire. Aluminium brossé. Les diodes clignotent en bleu. Le flux est terminé, mais les données sont là. Le disque dur SSD contient les preuves. Les noms. Les comptes. Les vies brisées par le juge.

— Pose l'arme, Marcus.

Kowalski s'approche. Il franchit la ligne rouge imaginaire. Il est à deux mètres. Son doigt est sur la détente. Il connaît mes réflexes. Il sait que même mourant, un prédateur garde ses dents.

Je relâche la pression de mes doigts. Le Glock glisse. Il heurte la soie. Un son mat.

Je lève ma main droite. Elle tremble de 0,5 hertz. Manque d'oxygène. L'hypoxie commence à brouiller les contours de la vision périphérique. L'effet tunnel s'installe.

— C'est fini, Kowalski.

Ma voix ne me reconnaît pas. Elle sort de mes poumons comme un râle de moteur noyé. Un mélange d'air et de liquide pleural.

Kowalski baisse son arme de dix degrés. Il voit l'état de mon thorax. Le sang pulse encore, mais le rythme est lent. 40 battements par minute. La pression systolique

chute.

— Pourquoi ici ? demande-t-il. Tu aurais pu le faire ailleurs. Sans les caméras.

Je ne réponds pas. Les explications sont des pertes de temps logistiques. Le verdict devait être public. Le droit de regard de la population sur l'exécution de la sentence. C'était la clause principale du contrat que j'ai passé avec moi-même.

Je regarde le serveur. Kowalski suit mon regard. Il comprend. Il sait ce qu'il y a dedans. Il sait aussi ce que ses supérieurs exigeront : la saisie et l'effacement. La raison d'État est un solvant qui dissout la vérité.

— Laisse-moi faire le nettoyage, je murmure.

— On a des ordres, Marcus. On doit sécuriser le matériel.

— Tes ordres sont écrits par les hommes que ce disque va détruire.

Kowalski ne bouge pas. Ses yeux sont fixes. Je vois le conflit mécanique derrière ses pupilles. Le code d'honneur contre le règlement de service. La fraternité du Mali contre le gilet du RAID.

Je mobilise mes dernières réserves d'ATP. Les muscles de ma jambe droite se contractent. Un effort de levier.

Je pivote. Mon talon droit, une botte tactique Lowa à semelle renforcée, frappe le boîtier du serveur.

L'impact est précis. 800 Newtons de force concentrés sur la baie de stockage. L'aluminium plie. Les circuits imprégnés craquent. Les diodes bleues s'éteignent. Le silence remplace le ronronnement.

— Contact ! crie un des hommes derrière.

Les canons se relèvent. Kowalski ne bouge pas. Il n'a pas donné l'ordre de tir.

— C'est rien, dit-il. Juste un réflexe post-traumatique.

Il ment. Il sait que j'ai détruit la seule monnaie d'échange qu'il lui restait. Il sait aussi que je lui ai rendu service. Il n'aura pas à choisir entre la loyauté et la hiérarchie. Le disque est mort. La vérité est ailleurs. Elle est déjà sur le cloud. Elle est partout. Elle est irréversible.

Je me laisse glisser sur le côté. Ma tête repose contre le métal froid du serveur. Le contact est agréable.

— Medevac ! hurle Kowalski. Bordel, dépêchez-vous !

Il lâche son arme. Elle pend à sa sangle deux points. Il tombe à genoux à côté de moi. Ses mains gantées de Nomex pressent la plaie de mon sternum. La pression est forte. Inutile. On ne bouche pas un barrage qui a cédé avec des doigts.

— Tiens bon, Marcus. C'est pas aujourd'hui. Pas comme ça.

— La zone est propre, Kowalski.

Le sang remonte dans ma gorge. Un goût de cuivre. Très fort. Très pur.

— Tais-toi. Économise l'air.

Je regarde le plafond. Un lustre en cristal de Bohême. Des milliers de facettes qui reflètent les gyrophares bleus qui tournent dehors. Paris est un spectacle de lumières.

La ville continue de fonctionner. Les systèmes sont robustes.

L'infirmier de l'unité arrive. Sac à dos médical ouvert. Il sort des compresses de Celox. Des agents hémostatiques granulés. Il les déverse dans la plaie. Ça brûle. Une réaction chimique exothermique. La chaleur me rappelle le soleil de Gao. La poussière. L'odeur du kérosène.

— Pouls fuyant, annonce l'infirmier. On pose une voie. Ringer-Lactate. Vite.

Ils me manipulent comme un objet. Un colis endommagé qu'il faut stabiliser pour le transport. Je n'ai plus de corps. Je n'ai plus qu'un inventaire de défaillances organiques.

Kowalski me regarde toujours. Il a du sang sur son visage. Le mien.

— Tu l'as fait, Marcus. Le juge est au sol.

Je tente un sourire. Le muscle zygomatique ne répond plus.

Je vois les hommes de la technique entrer. Ils portent des combinaisons blanches. Des gants bleus. Ils photographient la scène. Flashes. Un. Deux. Trois. La documentation du chaos. Ils marquent les douilles avec des petits cônes jaunes. Numéro 1 : le 9mm de Vaugrenard. Numéro 2 : la .308 du sniper sur le toit. Numéro 3 : mon Glock.

Tout est rangé. Tout est classé. La justice humaine est une question de nomenclature.

— Il part en choc hypovolémique, dit l'infirmier. On y va !

Ils me soulèvent. La civière est rigide. Le mouvement déclenche une nausée noire. Les néons du couloir défilent au-dessus de moi à une vitesse constante. 5 km/h. La vitesse d'un homme qui marche vers son destin.

L'ascenseur. Les portes se ferment. Le silence revient. Kowalski est là, debout, ses mains rouges pendant le long de ses cuisses. Il ne me quitte pas des yeux.

— Tu aurais pu être un héros, Marcus, dit-il tout bas alors que la cabine descend.

— J'ai préféré être un architecte, je pense, mais le son ne sort pas.

Le rez-de-chaussée. La fraîcheur de la nuit parisienne. L'air sent la pluie et le bitume chaud. Des centaines de policiers forment une haie de statues sombres. Derrière eux, les journalistes. Les objectifs des caméras sont des yeux de mouches géantes. Ils cherchent le scoop. Ils cherchent le sang.

On me glisse dans l'ambulance. L'intérieur est blanc. Stérile. Trop éclairé.

L'infirmier ferme les portes arrière. Le bruit du verrou est le dernier son que j'analyse avec précision. Un clic métallique. Net. Définitif.

L'ambulance démarre. Les sirènes hurlent. C'est un bruit inutile. Le chemin est déjà tracé.

Je ferme les yeux. Le noir n'est pas un vide. C'est une absence de données.

La mission est accomplie. Le nettoyage de zone est terminé.

Le reste, c'est de la maintenance.

20:12:00.

Arrêt des systèmes.

Fin du rapport.

Chapitre 17

Trajectoire Finale

L'intérieur de l'ambulance est un cube d'aluminium brossé. Température : 18,5 degrés. Humidité : 40 %. Trop sec pour les poumons. Trop froid pour un homme qui a perdu un litre de fluide vital.

Le moniteur cardiaque émet un bip régulier. 54 pulsations par minute. C'est le rythme d'un moteur au ralenti. L'infirmier du RAID porte un écusson noir. Son nom est masqué par du ruban adhésif. Il manipule une poche de Ringer-Lactate. Le liquide s'écoule dans ma veine céphalique droite. Une sensation de glace qui remonte le long du biceps.

Kowalski est assis sur le strapontin opposé. Il a posé son casque de protection à ses pieds. Ses cheveux sont aplatis par la sueur. Il me regarde. Pas de haine. Pas de pitié. Juste l'épuisement d'un technicien face à une machine défectueuse qu'il doit convoier vers la casse.

Le véhicule vibre. Suspension renforcée. Nous roulons sur les pavés. Le trajet est calculé. Sortie du périmètre par le quai de la Rapée. Destination : Hôpital d'instruction des armées Percy. Unité sécurisée.

Kowalski plonge une main dans sa poche de poitrine. Il sort un paquet de Camel froissé. Il tire une cigarette. Ses doigts tremblent imperceptiblement. Fréquence des tremblements : 4 Hertz. Symptôme classique de décharge d'adrénaline post-opératoire.

— Tu veux ? demande-t-il.

Sa voix est un frottement de papier de verre.

— Non.

Le mot sort de ma gorge comme un éclat de verre. Ma glotte est enflammée. L'air brûle. Vaugrenard a laissé une trace de son passage avant d'expirer. Des résidus de poudre. Du sang vaporisé. Un mélange de fer et de soufre.

Kowalski range la cigarette. Il se rappelle la consigne. Oxygène à bord. Risque d'explosion. Il soupire.

— On a récupéré les serveurs, Marcus. Le flux est coupé. Mais c'est trop tard.

Je regarde le plafond. Les têtes de rivets forment une constellation géométrique.

— 200 000 spectateurs, je dis. Partage exponentiel. Temps de latence sur les réseaux sociaux : nul. Le virus est dans le système.

— Tu as foutu un bordel monstre. Les types du ministère sont en train de s'étouffer avec leur cravate.

— La vérité est une donnée non compressée. Elle finit toujours par saturer la mémoire.

Le véhicule prend un virage serré à gauche. Force centrifuge appliquée sur mon flanc blessé. Une pointe de douleur blanche traverse mon abdomen. Je ne grimace pas. La douleur est une information. Une alerte sensorielle indiquant que les tissus sont encore vivants.

L'infirmier ajuste le débit de la perfusion. Ses gestes sont saccadés. Il a peur. Il ne

craint pas l'homme menotté au brancard. Il craint ce que l'homme représente. Un bug dans la matrice de l'ordre public.

— Pourquoi lui ? demande Kowalski.

Il connaît la réponse. Il était avec moi à Gao. Il a vu les dossiers. Il a vu les photos de ma fille.

— Le dossier 84-B, je réponds. Vaugrenard a signé l'ordonnance de remise en liberté à 14h30. Le dealer était dehors à 16h00. Julie est morte à 21h15. Une dose pure à 98 %. Un cadeau de bienvenue.

Kowalski baisse les yeux. Il fixe ses bottes tactiques. Elles sont maculées de poussière de plâtre.

— On ne rend pas la justice avec un Glock, Marcus.

— On ne rend pas la justice avec des chèques certifiés non plus, Kowalski. J'ai simplement rétabli l'équilibre des pressions. Un vase communicant. Sa vie contre la leur.

L'ambulance accélère. Sirène hurlante. Le son pénètre la carrosserie. C'est une plainte mécanique. Une onde sinusoïdale qui déchire le silence de la nuit parisienne.

Je tourne la tête vers la lucarne arrière. Le verre est blindé. Teinté. Mais je vois les lumières. Paris défile. Les lampadaires au sodium dessinent des traînées orangées. Des pixels de vie qui s'agitent derrière les vitrines. Ils ne savent pas encore. Le choc n'a pas encore atteint les couches profondes de la société. Demain, les titres des journaux utiliseront des mots comme "barbarie", "exécution", "chaos". Ils oublieront le mot "bilan".

Vaugrenard : 1.

Justice : 0.

Correction : Marcus V.

Le compte est bon.

— Au Mali, tu nous as sortis de cette embuscade à Takuba, reprend Kowalski. Tu avais analysé la zone en trois secondes. Tu savais exactement où placer les tirs de couverture. On t'appelait l'Architecte parce que tu construisais des périmètres de survie.

— J'ai continué à construire, Kowalski. J'ai construit un échafaudage. Il était solide.

— Tu as détruit ta vie pour ça.

— Ma vie a cessé d'être une valeur marchande le jour de l'enterrement de Julie. Depuis, je suis en mode maintenance.

L'infirmier vérifie ma tension. 10/6. Le choc hypovolémique s'installe. Ma peau devient cireuse. La température de mes extrémités chute. Phénomène de vasoconstriction périphérique. Le corps sacrifie les membres pour sauver le noyau. Le cœur et le cerveau. Les centres de commande.

Je ferme les yeux un instant. Je vois l'isthme du gosier de Vaugrenard. L'empreinte du canon sur sa peau grasse. La terreur dans ses yeux. Ce n'était pas de la haine. C'était l'incompréhension totale d'un prédateur qui réalise qu'il est devenu une proie. La physique est implacable. Une pression de 2,5 kg sur la queue de détente. Le percuteur frappe l'amorce. La poudre brûle. Les gaz se dilatent. Le plomb suit les rayures du canon. 360 mètres par seconde.

L'énergie cinétique n'a pas de morale. Elle fragmente l'os. Elle déchire les tissus. Elle

annule les privilèges.

Le véhicule ralentit. Passage d'un premier sas. Bruit de grille métallique qui coulisse. Le son est sourd. Lourd.

— On arrive, dit Kowalski.

Il se lève. Il remet son casque. Il redevient le commandant du RAID. L'outil de l'État. Sa main s'attarde une seconde sur le rebord du brancard. Un contact physique. Un signal codé. Une reconnaissance de fraternité avant la rupture définitive.

— Adieu, Marcus.

— Fin de mission, commandant.

Les portes arrière s'ouvrent. L'air extérieur s'engouffre. Il sent le gasoil et l'ozone. Des hommes en uniforme s'activent. Des voix hurlent des ordres. Des flashes de photographes au loin, derrière les cordons de sécurité. Des yeux de mouches qui capturent ma pâleur.

On me sort. Le brancard roule sur le bitume. Les joints de dilatation du sol provoquent des secousses régulières.

Clac. Clac. Clac.

C'est le bruit d'une horloge qui s'arrête.

Je regarde le ciel. Entre deux bâtiments de béton froid, je vois une étoile. Une seule. Elle brille avec une intensité clinique. Un point de lumière fixe dans un univers en expansion.

Le système est ébranlé. Les fondations sont fissurées. J'ai injecté le poison dans les veines de la machine judiciaire. Maintenant, la gangrène va faire son œuvre.

On entre dans le bâtiment. Les néons du couloir sont d'un blanc chirurgical. Ils s'enchaînent.

Un.

Deux.

Trois.

Le rythme cardiaque ralentit encore. 48 pulsations.

Je ressens une étrange satisfaction technique. Les plans étaient parfaits. L'exécution a été conforme au schéma initial. Aucune variable n'a été omise.

La porte d'un bloc opératoire s'ouvre. Un chirurgien m'attend. Il porte un masque vert. Ses yeux sont neutres. Il voit un corps à réparer. Il ne voit pas l'œuvre.

L'infirmier débranche le moniteur de transport.

Le bip continu s'arrête.

Le silence qui suit est la plus belle des architectures.

20:45:12.

Extinction des capteurs.

Rapport final envoyé.

Le dossier est clos.

FIN

Merci d'avoir lu "Impact de 9mm à bout portant"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)